



Informazioni su questo libro

Si tratta della copia digitale di un libro che per generazioni è stato conservata negli scaffali di una biblioteca prima di essere digitalizzato da Google nell'ambito del progetto volto a rendere disponibili online i libri di tutto il mondo.

Ha sopravvissuto abbastanza per non essere più protetto dai diritti di copyright e diventare di pubblico dominio. Un libro di pubblico dominio è un libro che non è mai stato protetto dal copyright o i cui termini legali di copyright sono scaduti. La classificazione di un libro come di pubblico dominio può variare da paese a paese. I libri di pubblico dominio sono l'anello di congiunzione con il passato, rappresentano un patrimonio storico, culturale e di conoscenza spesso difficile da scoprire.

Commenti, note e altre annotazioni a margine presenti nel volume originale compariranno in questo file, come testimonianza del lungo viaggio percorso dal libro, dall'editore originale alla biblioteca, per giungere fino a te.

Linee guida per l'utilizzo

Google è orgoglioso di essere il partner delle biblioteche per digitalizzare i materiali di pubblico dominio e renderli universalmente disponibili. I libri di pubblico dominio appartengono al pubblico e noi ne siamo solamente i custodi. Tuttavia questo lavoro è oneroso, pertanto, per poter continuare ad offrire questo servizio abbiamo preso alcune iniziative per impedire l'utilizzo illecito da parte di soggetti commerciali, compresa l'imposizione di restrizioni sull'invio di query automatizzate.

Inoltre ti chiediamo di:

- + *Non fare un uso commerciale di questi file* Abbiamo concepito Google Ricerca Libri per l'uso da parte dei singoli utenti privati e ti chiediamo di utilizzare questi file per uso personale e non a fini commerciali.
- + *Non inviare query automatizzate* Non inviare a Google query automatizzate di alcun tipo. Se stai effettuando delle ricerche nel campo della traduzione automatica, del riconoscimento ottico dei caratteri (OCR) o in altri campi dove necessiti di utilizzare grandi quantità di testo, ti invitiamo a contattarci. Incoraggiamo l'uso dei materiali di pubblico dominio per questi scopi e potremmo esserti di aiuto.
- + *Conserva la filigrana* La "filigrana" (watermark) di Google che compare in ciascun file è essenziale per informare gli utenti su questo progetto e aiutarli a trovare materiali aggiuntivi tramite Google Ricerca Libri. Non rimuoverla.
- + *Fanne un uso legale* Indipendentemente dall'utilizzo che ne farai, ricordati che è tua responsabilità accertarti di farne un uso legale. Non dare per scontato che, poiché un libro è di pubblico dominio per gli utenti degli Stati Uniti, sia di pubblico dominio anche per gli utenti di altri paesi. I criteri che stabiliscono se un libro è protetto da copyright variano da Paese a Paese e non possiamo offrire indicazioni se un determinato uso del libro è consentito. Non dare per scontato che poiché un libro compare in Google Ricerca Libri ciò significhi che può essere utilizzato in qualsiasi modo e in qualsiasi Paese del mondo. Le sanzioni per le violazioni del copyright possono essere molto severe.

Informazioni su Google Ricerca Libri

La missione di Google è organizzare le informazioni a livello mondiale e renderle universalmente accessibili e fruibili. Google Ricerca Libri aiuta i lettori a scoprire i libri di tutto il mondo e consente ad autori ed editori di raggiungere un pubblico più ampio. Puoi effettuare una ricerca sul Web nell'intero testo di questo libro da <http://books.google.com>



A propos de ce livre

Ceci est une copie numérique d'un ouvrage conservé depuis des générations dans les rayonnages d'une bibliothèque avant d'être numérisé avec précaution par Google dans le cadre d'un projet visant à permettre aux internautes de découvrir l'ensemble du patrimoine littéraire mondial en ligne.

Ce livre étant relativement ancien, il n'est plus protégé par la loi sur les droits d'auteur et appartient à présent au domaine public. L'expression "appartenir au domaine public" signifie que le livre en question n'a jamais été soumis aux droits d'auteur ou que ses droits légaux sont arrivés à expiration. Les conditions requises pour qu'un livre tombe dans le domaine public peuvent varier d'un pays à l'autre. Les livres libres de droit sont autant de liens avec le passé. Ils sont les témoins de la richesse de notre histoire, de notre patrimoine culturel et de la connaissance humaine et sont trop souvent difficilement accessibles au public.

Les notes de bas de page et autres annotations en marge du texte présentes dans le volume original sont reprises dans ce fichier, comme un souvenir du long chemin parcouru par l'ouvrage depuis la maison d'édition en passant par la bibliothèque pour finalement se retrouver entre vos mains.

Consignes d'utilisation

Google est fier de travailler en partenariat avec des bibliothèques à la numérisation des ouvrages appartenant au domaine public et de les rendre ainsi accessibles à tous. Ces livres sont en effet la propriété de tous et de toutes et nous sommes tout simplement les gardiens de ce patrimoine. Il s'agit toutefois d'un projet coûteux. Par conséquent et en vue de poursuivre la diffusion de ces ressources inépuisables, nous avons pris les dispositions nécessaires afin de prévenir les éventuels abus auxquels pourraient se livrer des sites marchands tiers, notamment en instaurant des contraintes techniques relatives aux requêtes automatisées.

Nous vous demandons également de:

- + *Ne pas utiliser les fichiers à des fins commerciales* Nous avons conçu le programme Google Recherche de Livres à l'usage des particuliers. Nous vous demandons donc d'utiliser uniquement ces fichiers à des fins personnelles. Ils ne sauraient en effet être employés dans un quelconque but commercial.
- + *Ne pas procéder à des requêtes automatisées* N'envoyez aucune requête automatisée quelle qu'elle soit au système Google. Si vous effectuez des recherches concernant les logiciels de traduction, la reconnaissance optique de caractères ou tout autre domaine nécessitant de disposer d'importantes quantités de texte, n'hésitez pas à nous contacter. Nous encourageons pour la réalisation de ce type de travaux l'utilisation des ouvrages et documents appartenant au domaine public et serions heureux de vous être utile.
- + *Ne pas supprimer l'attribution* Le filigrane Google contenu dans chaque fichier est indispensable pour informer les internautes de notre projet et leur permettre d'accéder à davantage de documents par l'intermédiaire du Programme Google Recherche de Livres. Ne le supprimez en aucun cas.
- + *Rester dans la légalité* Quelle que soit l'utilisation que vous comptez faire des fichiers, n'oubliez pas qu'il est de votre responsabilité de veiller à respecter la loi. Si un ouvrage appartient au domaine public américain, n'en déduisez pas pour autant qu'il en va de même dans les autres pays. La durée légale des droits d'auteur d'un livre varie d'un pays à l'autre. Nous ne sommes donc pas en mesure de répertorier les ouvrages dont l'utilisation est autorisée et ceux dont elle ne l'est pas. Ne croyez pas que le simple fait d'afficher un livre sur Google Recherche de Livres signifie que celui-ci peut être utilisé de quelque façon que ce soit dans le monde entier. La condamnation à laquelle vous vous exposeriez en cas de violation des droits d'auteur peut être sévère.

À propos du service Google Recherche de Livres

En favorisant la recherche et l'accès à un nombre croissant de livres disponibles dans de nombreuses langues, dont le français, Google souhaite contribuer à promouvoir la diversité culturelle grâce à Google Recherche de Livres. En effet, le Programme Google Recherche de Livres permet aux internautes de découvrir le patrimoine littéraire mondial, tout en aidant les auteurs et les éditeurs à élargir leur public. Vous pouvez effectuer des recherches en ligne dans le texte intégral de cet ouvrage à l'adresse <http://books.google.com>

LE
JOUEUR,
COMÉDIE.

(6)

EN CINQ ACTES ET EN VERS,

De REGNARD.

NOUVELLE ÉDITION.

Renard Jean

Francis del

Le prix est de douze sols.



A P A R I S ,

Chez la Veuve DUCHESNE , Libraire , rue S. Jacques , au-
dessous de la Fontaine S. Benoît , au Temple du Goût.



M. D C C. L X X I I I .

Avec Approbation & Permission.



A C T E U R S.

GÉRONTE, pere de Valere.

VALERE, Amant d'Angélique.

ANGÉLIQUE, amante de Valere.

LA COMTESSE, sœur d'Angélique.

DORANTE, oncle de Valere & amant
d'Angélique.

LE MARQUIS.

NÉRINE, suivante d'Angélique.

Mad. LA RESSOURCE, Revendeuse à la
toilette.

HECTOR, valet de Valere.

M. TOUTABAS, Maître de trictrac.

M. GALONIER, Tailleur.

Madame ADAM, Selliere.

UN LAQUAIS d'Angélique.

TROIS LAQUAIS du Marquis.

La Scène est à Paris, dans un Hôtel garni.



L E
J O U E U R ,
C O M É D I E .

A C T E P R E M I E R .

S C E N E P R E M I E R E .

HECTOR , dans un fauteuil , près d'une toilette.

IL est parbleu , grand jour. Déjà de leur ramage
Les coqs ont éveillé tout notre voisinage.
Que servir un joueur est un maudit métier !
Ne serai-je jamais laquais d'un Sous-Fermier ?
Je ronflerois mon soul la grasse matinée ,
Et je m'enivrerois le long de la journée :
Je ferois mon chemin ; j'aurois un bon emploi ;
Je serois , dans la suite un Conseiller du Roi ,
Rat-de-cave , ou commis ; & que fait-on ? Peut-être
Je deviendrois un jour aussi gras que mon maître :
J'aurois un bon carrosse à ressorts bien lians ;
De ma rotondité j'emplirois le dedans :

A ij

Il n'est que ce métier pour brusquer la fortune ;
 Et tel change de meuble & d'habit chaque lune ,
 Qui , Jasmin autrefois , d'un drap du Sceau couvert ,
 Bornoit sa garde-robe à son justaucorps verd.
 Quelqu'un vient.



SCENE II.

NÉRINE, HECTOR,

HECTOR.

SI matin, Nérine, qui t'envoie ?
 NÉRINE.

Que fait Valère ?

HECTOR.

Il dort.

NÉRINE.

Il faut que je le voie.

HECTOR.

Va , mon maître ne voit personne quand il dort,

NÉRINE.

Je veux lui parler.

HECTOR.

Paix , ne parle pas si fort.

NÉRINE.

Oh ! j'entrerais , te dis-je.

HECTOR.

Ici je suis de garde ,

Et je ne puis t'ouvrir que la porte bâtarde.

NÉRINE.

Tes sots raisonnemens sont pour moi superflus.

HECTOR.

Voudrais-tu voir mon maître *in naturalibus*.

NÉRINE.

Quand se levera-t-il ?

COMÉDIE.

HECTOR.

Mais, avant qu'il se leve,
Il faudra qu'il se couche; & franchement...

NÉRINE.

Acheve,

HECTOR.

Je ne dis mot.

NÉRINE.

Oh ! parle, ou de force ou de gré.

HECTOR.

Mon maître, en ce moment, n'est pas encor rentré.

NÉRINE.

Il n'est pas rentré ?

HECTOR.

Non. Il ne tardera guere,
Nous n'ouvrons pas matin. Il a plus d'une affaire,
Ce garçon-là.

NÉRINE.

J'entends. Autour d'un tapis verd,
Dans un maudit brelan, ton maître joue & perd :
Ou bien réduit à sec, d'une ame familiere,
Peut-être il parle au Ciel d'une étrange maniere,
Par ordre très-exprès d'Angélique, aujourd'hui
Je viens pour rompre ici tout commerce avec lui.
Des sermens les plus forts appuyant sa tendresse,
Tu fais qu'il a cent fois promis à ma maîtresse
De ne toucher jamais cornet, carte ni dé,
Par quelque espoir de gain dont son cœur fût guidé ;
Cependant...

HECTOR.

Je vois bien qu'un rival domestique
Configne entre tes mains pour avoir Angélique,

NÉRINE.

Et quand cela seroit, n'aurois-je pas raison :
Mon cœur ne peut souffrir de lâche trahison.
Angélique, entre nous, seroit extravagante
De rejeter l'amour qu'a pour elle Dorante ?

Lui, c'est un homme d'ordre, & qui vit congrument.

HECTOR.

L'amour se plaît un peu dans le dérèglement.

NÉRINE.

Un amant fait & mûr.

HECTOR.

Les filles d'ordinaire

Aiment mieux le fruit verd.

NÉRINE.

D'un fort bon caractère,

Qui ne fut de ses jours ce que c'est que le jeu,

HECTOR.

Mais mon maître est aimé.

NÉRINE.

Dont j'enrage. Morbleu !

Ne verrai-je jamais les femmes détrompées

De ces colifichets, de ces fades poupées,

Qui n'ont, pour imposer, qu'un grand air débraillé,

Un nez de tous côtés de tabac barbouillé,

Une levre qu'on mord pour rendre plus vermeille,

Un chapeau chiffonné qui tombe sur l'oreille,

Une longue stinkerque à replis tortueux,

Un haut-de-chausse bas prêt à tomber sous eux ;

Qui faisant le gros dos, la main dans la ceinture,

Viennent pour tout mérite, étaler leur figure ?

HECTOR.

C'est le goût d'à présent; tes cris sont superflus,

Mon enfant.

NÉRINE.

Je veux, moi, réformer cet abus.

Je ne souffrirai pas qu'on trompe ma maîtresse,

Et qu'on profite ainsi d'une tendre faiblesse ;

Qu'elle épouse un joueur, un petit brandier,

Un franc dissipateur, & dont tout le métier

Est d'aller de cent lieux faire la découverte

Où de jeux & d'amour on tient boutique ouverte,

Et qui le conduiront tout droit à l'hôpital.

HECTOR.

Ton sermon mé paroît un tant soit peu brutal.

Mais, tant que tu voudras, parle, prêche, tempête,
Ta maîtresse est coëffée.

NÉRINE.

Et crois-tu, dans ta tête,
Que l'amour, sur son cœur, ait un si grand pouvoir?
Elle est fille d'esprit; peut-être dès ce soir
Dorante, par mes soins, l'épousera.

HECTOR.

Tarare!

Elle est dans nos filets.

NÉRINE.

Et moi, je te déclare
Que je l'en tirerai dès aujourd'hui.

HECTOR.

Bon, bon!

NÉRINE.

Que Dorante a pour lui Nérine & la raison.

HECTOR.

Et nous avons l'amour. Tu fais que d'ordinaire,
Quand l'amour veut parler, la raison doit se taire.
Dans les femmes s'entend.

NÉRINE.

Tu verras que chez nous,
Quand la raison agit, l'amour a le dessous.
Ton maître est un amant d'une espece plaisante!
Son amour peut passer pour fièvre intermittente;
Son feu, pour Angélique, est un flux & reflux.

HECTOR.

Elle est, après le jeu, ce qu'il aime le plus.

NÉRINE.

Oui. C'est la passion qui seule le dévore:
Dès qu'il a de l'argent, son amour s'évapore.

HECTOR.

Mais, en revanche aussi, quand il n'a pas un sou,

Tu m'avoueras qu'il est amoureux comme un fou.

N É R I N E.

Oh ! j'empêcherai bien...

H E C T O R.

Nous ne te craignons guere ,
Et ta maîtresse , encor hier , promet à Valere
De lui donner dans peu , pour prix de son amour ,
Son portrait enrichi de brillans tout autour.
Nous l'attendons, ma chere, avec impatience :
Nous aimons les bijoux avec concupiscence.

N É R I N E.

Ce portrait est tout prêt , mais ce n'est pas pour lui ;
Et Dorante en sera possesseur aujourd'hui.

H E C T O R.

A d'autres !

N É R I N E.

N'est-ce pas une honte à Valere ,
Etant fils de famille , ayant encor son pere ,
Qu'il vive , comme il fait , & que , comme un banni ,
Depuis un an il loge en cet hôtel garni ?

H E C T O R.

Et vous y logez bien , & vous & votre clique.

N É R I N E.

Est-ce de même , dis ? Ma maîtresse Angélique ,
Et la veuve , sa sœur , ne sont dans ce pays
Que pour un tems , & n'ont point de pere à Paris.

H E C T O R.

Valere a déserté la maison paternelle ,
Mais ce n'est point à lui qu'il faut faire querelle ;
Et si Monsieur son pere avoit voulu sortir ,
Nous y serions encore , à ne t'en point mentir.
Ces peres , bien souvent , sont obstinés en diable.

N É R I N E.

Il a tort , en effet , d'être si peu traitable !
Quoi qu'il en soit , enfin , je ne t'abuse pas ,
Je fais la guerre ouverte ; & je vais , de ce pas ,

Dire

COMÉDIE.

9

Dire ce que je vois, avertir ma maîtresse
Que Valere toujours est faux dans sa promesse;
Qu'il ne sera jamais digne de ses amours;
Qu'il a joué, qu'il joue, & qu'il jouera toujours.
Adieu.

HECTOR.

Bon jour.

SCENE III.

HECTOR, *seul.*

AUTANT que je m'y puis connoître,
Cette Nérine-ci n'est pas trop pour mon maître.
A-t-elle grand tort? Non. C'est un panier percé,
Qui...

SCENE IV.

VALERE, HECTOR.

*(Valere paroît en désordre, comme un homme qui a
joué toute la nuit.)*

HECTOR.

MAIS je l'apperçois. Qu'il a l'air harassé!
On soupçonne aisément à sa triste figure,
Qu'il cherche en vain quelqu'un qui prête à triple usure.

VALERE.

Quelle heure est-il?

HECTOR.

Il est... Je ne m'en souviens pas.

VALERE.

Tu ne t'en souviens pas?

HECTOR.

Non, Monsieur.

VALERE.

Je suis las

B

LE JOUEUR,

De tes mauvais discours; & tes impertinences...

HECTOR, *à part.*

Ma foi, la vérité répond aux apparences.

VALERE.

Ma robe de chambre. (*à part.*) Euh!

HECTOR, *à part.*

Il jure entre ses dents.

VALERE.

Hé bien ? Me faudra-t-il attendre encor long-temps ?

(*Il se promène.*)

HECTOR.

Hé ! la voilà, Monsieur.

(*Il suit son maître, tenant sa robe de chambre toute déployée.*)

VALERE, *se promenant.*

Une école maudite

Me coûte en un moment douze trous tout de suite.

Que je suis un grand chien ! Parbleu, je te saurai,

Maudit jeu de trictrac, ou bien je ne pourrai,

Tu peux me faire perdre, ô fortune ennemie !

Mais me faire payer, parbleu, je t'en défie ;

Car je n'ai pas un sou.

HECTOR, *tenant toujours la robe.*

Vous plairait-il, Monsieur...

VALERE, *se promenant.*

Je me ris de tes coups, j'incague ta fureur.

HECTOR.

Votre robe de chambre est, Monsieur, toute prête.

VALERE.

Va te coucher, maraud, ne me romps point la tête.

Va-t-en.

HECTOR.

Tant mieux.



SCÈNE V.

VALÈRE, *se mettant dans le fauteuil.*

JE veux dormir dans ce fauteuil.
Que je suis malheureux ! Je ne puis fermer l'œil.
Je dois de tous côtés , sans espoir , sans ressource ,
Et n'ai pas , grâce au Ciel , un écu dans ma bourse.
Hector... Qué ce coquin est heureux de dormir !
Hector.

SCÈNE VI.

VALÈRE, HECTOR.

HECTOR, *derrière le Théâtre.*

MONSEUR.

VALÈRE.

Hé bien ! bourreau , veux-tu venir ?

HECTOR *entre , à moitié déshabillé.*

VALÈRE.

N'es-tu pas las encor de dormir , misérable.

HECTOR.

Las de dormir , Monsieur ? Hé ! je me donne au diable ,
Je n'ai pas eu le tems d'ôter mon justaucorps.

VALÈRE.

Tu dormiras demain.

HECTOR, *à part.*

H a le diable au corps.

VALÈRE.

Est-il venu quelqu'un ?

HECTOR.

Il est , selon l'usage ,

B ij

Venu maint créancier ; de plus , un gros visage
 Un maître de triârac qui ne m'est pas connu.
 Le maître de musique est encore venu.
 Ils reviendront bientôt.

VALERE.

Bon. Pour cette autre affaire
 M'a-tu détérré...

HECTOR.

Qui ? Cette honnête usuriere ,
 Qui nous prête , par heure , à vingt sous par écu ?

VALERE.

Justement , elle-même.

HECTOR.

Qui , Monsieur , j'ai tout vu.
 Qu'on vend cher maintenant l'argent à la jeunesse !
 Mais enfin , j'ai tant fait avec un peu d'adresse ;
 Qu'elle m'a reconduit d'un air fort obligeant ;
 Et vous aurez , je crois , au plutôt votre argent.

VALERE.

J'aurois les mille écus ! O Ciel ! Quel coup de grace !
 Hector , mon cher Hector , viens-ça que je t'embrasse.

HECTOR.

Comme l'argent rend rendre !

VALERE.

Et tu crois qu'en effet ,
 Je n'ai , pour en avoir , qu'à donner mon billet ?

HECTOR.

Qui le refuseroit seroit bien difficile.
 Vous êtes aussi bon que banquier de la ville.
 Pour la réduire au point où vous la souhaitez ,
 Il a fallu lever bien des difficultés.
 Elle est d'accord de tout , du tems , des arrérages ,
 Il ne faut maintenant que lui donner des gages.

VALERE.

Des gages ?

HECTOR.

Oui , Monsieur.

COMÉDIE.

13

VALERE.

Mais y penses-tu bien ?

Où les prendrai-je , dis ?

HECTOR.

Ma foi , je n'en fais rien.

Pour nippes, nous n'avons qu'un grand fonds d'espérance
Sur les produits trompeurs d'une réjouissance ;
Et dans ce siècle-ci , messieurs les Usuriers ;
Sur de pareils effets , prêtent peu volontiers.

VALERE.

Mais quel gage , dis-moi , veux-tu que je lui donne ?

HECTOR.

Elle viendra tantôt elle-même en personne ,
Vous vous ajusterez ensemble en quatre mors.
Mais, Monsieur, s'il vous plaît , pour changer de propos ,
Aimeriez-vous toujours la charmante Angélique ?

VALERE.

Si je l'aime ? Ah ! ce doute & m'outrage & me pique.
Je l'adore.

HECTOR.

Tant pis. C'est un signe fâcheux.

Quand vous êtes sans fonds , vous êtes amoureux ,
Et quand l'argent renaît , votre tendresse expire.
Votre bourse est , Monsieur , puisqu'il faut vous le dire ,
Un thermomètre sûr , tantôt bas , tantôt haut ,
Marquant de votre cœur ou le froid ou le chaud.

VALERE.

Ne crois pas que le jeu , quelque fort qu'il me donne
Me fasse abandonner cette aimable personne.

HECTOR.

Oui , mais j'ai bien peur moi , qu'on ne vous plante-là.

VALERE.

Et sur quel fondement peux-tu juger cela ?

HECTOR.

Nérine sort d'ici , qui m'a dit qu'Angélique
Pour Dorante , votre oncle , en ce moment s'explique ;

Que vous jouez toujours, malgré tous vos sermens,
Et qu'elle abjuré enfin ses tendres sentimens.

V A L E R E.

Dieux ! Que me dis-tu là ?

H E C T O R.

Ce que je viens d'entendre,

V A L E R E.

Bon ! cela ne se peut, on t'a voulu surprendre.

H E C T O R.

Vous êtes assez riche en bonne opinion,

A ce qu'il me paroît,

V A L E R E.

Point. Sans présomption,

On fait ce que l'on veut.

H E C T O R.

Mais si, sans vouloir rire,

Tout alloit comme j'ai l'honneur de vous le dire,

Et qu'Angélique enfin pût changer...

V A L E R E.

En ce cas,

Je prends le parti.. Mais cela ne se peut pas.

H E C T O R.

Si cela se pouvoit qu'une passion neuve...

V A L E R E.

En ce cas, je pourrois rabattre sur la veuve,

La Comtesse sa sœur.

H E C T O R.

Ce dessein me plaît fort.

J'aime un amour fondé sur un bon coffre-fort.

Si vous vouliez un peu vous aider avec elle,

Cette veuve, je crois, ne seroit point cruelle ;

Ce seroit une éponge à presser au besoin,

V A L E R E.

Cette éponge, entre nous, ne vaudroit pas ce soin.

H E C T O R.

C'est dans son caractère, une espee parfaite,

COMÉDIE.

15

Un ambigu nouveau de prude & de coquette ,
Qui croit mettre les cœurs à contribution ,
Et qui veut épouser , c'est-là sa passion.

VALERE.

Épouser ?

HECTOR.

Un Marquis , de même caractère ,
Grand épouseur aussi , la galope & la saire.

VALERE.

Et quel est ce Marquis ?

HECTOR.

C'est , à vous parler net ,
Un Marquis de hazard fait par le lanquener
Fort brave , à ce qu'il dit , intriguant , plein d'affaires ,
Qui croit de ses appas les femmes tributaires ,
Qui gagne au jeu beaucoup , & qui , dit-on , jadis
Étoit valet-de-chambre avant qu'être Marquis.
Mais sauvons-nous , Monsieur , j'aperçois votre pere.

SCENE VII.

GÉRONTE , VALERE , HECTOR.

GÉRONTE.

DOUCEMENT ; j'ai deux mots à vous dire , Valere.
(à Hecfor.)

Pour toi , j'ai quelques coups de canne à te prêter.

HECTOR.

Excusez-moi , Monsieur , je ne puis m'arrêter.

GÉRONTE.

Demeure-là , Maraud.

HECTOR , à part.

Il n'est pas tems de rire.

GÉRONTE.

Pour la dernière fois , mon fils , je viens vous dire

Que votre train de vie est si fort scandaleux ,
 Que vous m'obligerez à quelque éclat fâcheux.
 Je ne puis retenir ma bile davantage ,
 Et ne saurois souffrir votre libertinage.
 Vous êtes pilier né de tous les lanquenets ,
 Qui sont pour la jeunesse autant de trébuchets.
 Un bois plein de voleurs est un plus sûr passage ;
 Dans ces lieux jour & nuit ce n'est qu'un brigandage ,
 Il faut opter des deux , être dupe ou frippon.

H E C T O R.

Tous ces jeux de hazard n'attirent rien de bon.
 J'aime les jeux galans où l'esprit se déploie.

(à *Géronte.*)

C'est, Monsieur, par exemple, un joli jeu que l'oie.

G É R O N T E , à *Hector.*(à *Valere.*)

Tais-toi. Non, à présent le jeu n'est que fureur :
 On joue argent, bijoux, maisons, contrats, honneur,
 Et c'est ce qu'une femme, en cette humeur à craindre,
 Risque plus volontiers, & perd plus sans se plaindre.

H E C T O R.

Oh ! nous ne risquons pas, Monsieur, de tels bijoux.

G É R O N T E.

Votre conduite enfin m'enflamme de courroux ;
 Je ne puis vous souffrir vivre de cette sorte :
 Vous m'avez obligé de vous fermer ma porte ;
 J'étais las, attendant chez moi votre retour ,
 Qu'on fit du jour la nuit , & de la nuit le jour.

H E C T O R.

C'est bien fait. Ces joueurs qui courent la fortune ,
 Dans leurs dérèglements ressemblent à la lune ,
 Se couchant le matin , & se levant le soir.

G É R O N T E.

Vous me poussez à bout ; mais je vous ferai voir
 Que , si vous ne changez de vie & de manière ,
 Je saurai me servir de mon pouvoir de pere ,
 Et que de mon courroux vous sentirez l'effet.

H E C T O R

HECTOR, à Valère.

Votre pere a raison.

GÉRONTE.

Comme le voilà fait ?

Débraillé , mal peigné , l'œil hagard ! A sa mine
On croiroit qu'il viendrait , dans la forêt voisine,
De faire un mauvais coup.

HECTOR, à part.

On croiroit vrai de lui :

Il a fait trente fois coupe-gorge aujourd'hui.

GÉRONTE.

Serez-vous bientôt las d'une telle conduite ?
Parlez, que dois-je enfin espérer dans la suite ?

VALERE.

Je reviens aujourd'hui de mon égarement,
Et ne veux plus jouer , mon pere , absolument.

HECTOR, à part.

Voilà du fruit nouveau dont son fils le régale.

GÉRONTE.

Quand ils n'ont pas un sou , voilà de leur morale.

VALERE.

J'ai de l'argent encore ; & pour vous contenter ,
De mes dettes je veux aujourd'hui m'acquitter.

GÉRONTE.

S'il est ainsi , vraiment j'en ai bien de la joie.

HECTOR, bas à Valère.

Vous acquitter , Monsieur ! Avec quelle monnoie ?

VALERE, bas à Hector.

(haut à son pere.)

Te tairas-tu ? Mon oncle aspire dans ce jour
A m'ôter d'Angélique & la main & l'amour :
Vous savez que pour elle il a l'ame blessée,
Et qu'il veut m'enlever...

GÉRONTE.

Oui , je fais sa pensée ;

C

Et je serai ravi de le voir confondu.

HECTOR, à *Géronte*.

Vous n'avez qu'à parler, c'est un homme tondue.

GÉRONTE.

Je voudrais bien déjà que l'affaire fût faite.

Angélique est fort riche, & point du tout coquette.

Maîtresse de son choix. Avec ce bon dessein,

Va te mettre en état de mériter sa main,

Payer tes créanciers...

VALERE.

J'y vais, j'y cours...

(*Il va pour sortir, parle bas à Hector, & revient.*)

Mon pere...

GÉRONTE.

Hé! plaît-il?

VALERE.

Pour sortir entièrement d'affaire,

Il me manque environ quatre ou cinq mille francs.

Si vous vouliez, Monsieur...

GÉRONTE.

Ah! ah! je vous entends.

Vous m'avez mille fois bercé de ces fornettes.

Non. Comme vous pourrez, allez payer vos dettes.

VALERE.

Mais, mon pere, croyez...

GÉRONTE.

A d'autres, s'il vous plaît.

VALERE.

Prêtez-moi mille écus.

HECTOR, à *Géronte*.

Nous paierons l'intérêt

Au denier un.

VALERE.

Monsieur...

GÉRONTE.

Je ne puis vous entendre.

VALERE.

Je ne veux point, mon pere, aujourd'hui vous surprendre;
Et pour vous faire voir quels sont mes bons desseins,
Retenez cet argent, & payez par vos mains.

HECTOR.

Ah ! parbleu , pour le coup c'est être raisonnable.

GÉRONTE.

Et de combien encore êtes-vous redevable,

VALERE.

La somme n'y fait rien.

GÉRONTE.

La somme n'y fait rien ?

HECTOR.

Non. Quand vous le verrez vivre en homme de bien,
Vous ne regretterez nullement la dépense ;
Et nous ferons , Monsieur , la chose en conscience,

GÉRONTE.

Ecoutez : je veux bien faire un dernier effort ;
Mais , après cela , si...

VALERE.

Modérez ce transport,
Que sur mes sentimens votre ame se repose.
Je vais voir Angélique ; & mon cœur se propose
D'arrêter son courroux déjà prêt d'éclater.



SCENE VIII.

GÉRONTE, HECTOR.

HECTOR.

JE m'en vais travailler , moi , pour vous contenter ,
A vous faire , en raisons claires & positives,
Le mémoire succinct de nos dettes passives,
Et que j'aurai l'honneur de vous montrer dans peu.

C ij

SCENE IX.

GÉRONTE, *seul.*

MON frere en son amour n'aura pas trop beau jeu.
 Non, quand ce ne seroit que pour le contredire,
 Je veux rompre l'hymen où son amour aspire;
 Et j'aurai deux plaisirs à la fois, si je puis,
 De chagriner mon frere, & marier mon fils.

SCENE X.

M. TOUTABAS, GÉRONTE.

TOUTABAS.

AVEC tous les respects d'un cœur vraiment sincere,
 Je viens pour vous offrir mon petit ministere.
 Je suis, pour vous servir, gentilhomme Auvergnac
 Docteur dans tous les jeux, & maître de trictrac:
 Mon nom est Toutabas, Vicomte de la Case,
 Et votre serviteur, pour terminer ma phrase.

GÉRONTE, *à part.*

Un maître de trictrac ! Il me prend pour mon fils.

(haut.)

Quoi ! vous montrez, Monsieur, un tel art dans Paris ?
 Et l'on ne vous a pas fait présent, en galere,
 D'un brevet d'Espalier ?

TOUTABAS, *à part.*

A quel homme ai-je affaire ?

(haut.)

Comment ! je vous soutiens que dans tous les états
 On ne peut de mon art assez faire de cas ;
 Qu'un enfant de famille, & qu'on veut bien instruire,
 Devroit savoir jouer avant que savoir lire.

COMÉDIE.

21

GÉRONTE.

Monsieur le Professeur, avecque vos raisons,
Il faudroit vous loger aux petites maisons.

TOUTABAS.

De quoi sert, je vous prie, une foule inutile
De chanteurs, de danseurs, qui montrent par la ville ?
Un jeune homme en est-il plus riche quand il sait
Chanter re mi fa sol, ou danser un menuet ?
Paiera-t-on des marchands la cohorte pressante
Avec un vaudeville, ou bien une courante ?
Ne vaut-il pas bien mieux qu'un jeune cavalier
Dans mon art au plutôt se fasse initier :
Qu'il sache, quand il perd, d'une ame non commune,
A force de savoir, rappeler la fortune ?
Qu'il apprenne un métier qui, par de sûrs secrets,
En le divertissant, l'enrichisse à jamais ?

GÉRONTE.

Vous êtes riche, à voir ?

TOUTABAS.

Le jeu fait vivre à l'aise

Nombre d'honnêtes gens, fiacres, porteurs de chaise;
Mille usuriers fournis de ces obscurs brillans
Qui vont de doigts en doigts tous les jours circulans;
Des Gascons à souper dans les brelans fidelles;
Des Chevaliers sans ordre; & tant de Demoiselles
Qui, sans le lansquenet, & son produit caché,
De leur foible vertu feroient fort bon marché,
Et dont tous les hyvers la cuisine se fonde
Sur l'impôt établi d'une infaillible ronde.

GÉRONTE.

S'il est quelque joueur qui vive de son gain,
On en voit tous les jours mille mourir de faim,
Qui, forcés à garder une longue abstinence,
Pleurent d'avoir trop mis à la réjouissance.

TOUTABAS.

Et c'est de là que vient la beauté de mon art.

En suivant mes leçons, on court peu de hazard.
 Je fais, quand il le faut, par un peu d'artifice,
 Du fort injurieux corriger la malice ;
 Je fais dans un tristrac, quand il faut un sonnez,
 Glisser des dés heureux, ou chargés, ou pipés ;
 Et quand mon plein est fait, gardant mes avantages,
 J'en substitue aussi d'autres prudens & sages,
 Qui, n'offrant à mon gré que des as à tous coups,
 Me font en un instant enfiler douze trous.

G É R O N T E.

Et, Monsieur Toutabas, vous avez l'insolence
 De venir dans ces lieux montrer votre science ?

T O U T A B A S.

Oui, Monsieur, s'il vous plaît.

G É R O N T E.

Et vous ne craignez pas
 Que j'arme contre vous quatre paires de bras,
 Qui le long de vos reins...

T O U T A B A S.

Monieur, point de colere ;
 Je ne suis point venu ici pour vous déplaire.

G É R O N T E *le pousse.*

Maître juré filou, sortez de la maison.

T O U T A B A S.

Non, je n'en fors qu'après vous avoir fait leçon.

G É R O N T E.

A moi leçon ?

T O U T A B A S.

Je veux, par mon savoir extrême,
 Que vous escamotiez un dé comme moi-même.

G É R O N T E.

Je ne ne fais qui me tient, tant je suis animé,
 Que quelques bons soufflets donnés à poing fermé...
 Va-t-en.

(Il le prend par les épaules.)

T O U T A B A S.

Puisqu'aujourd'hui votre humeur pétulante

Vous rend l'ame aux leçons un peu recalcitrante,
Je reviendrai demain pour la seconde fois.

GÉRONTE.

Reviens.

TOUTABAS.

Vous plairait-il de m'avancer le mois ?

GÉRONTE, *le poussant tout-à-fait dehors.*

Sortiras-tu d'ici, vrai gibier de potence ?

SCENE XI.

GÉRONTE, *seul.*

JE ne puis respirer, & j'en mourrai, je pense.
Heureusement mon fils n'a point vu ce fripon :
Il me prenoit pour lui dans cette occasion.
Sachons ce qu'il a fait ; & sans plus de mystère,
Concluons son hymen, & finissons l'affaire.

Fin du premier Acte.





A C T E II.

SCENE PREMIERE.

ANGÉLIQUE, NÉRINE.

ANGÉLIQUE.

MON cœur seroit bien lâche, après tant de sermens,
D'avoir encor pour lui de tendres mouvemens.
Nérine, c'en est fait, pour jamais je l'oublie ;
Je ne veux ni l'aimer, ni le voir de ma vie ;
Je sens la liberté de retour dans mon cœur.
Ne me viens pas au moins parler en sa faveur.

NÉRINE.

Moi, parler pour Valere ? Il faudroit être folle.
Que plutôt à jamais je perde la parole !

ANGÉLIQUE.

Ne viens point désormais, pour calmer mon dépit,
Rappeller à mes sens son air & son esprit ;
Car tu fais qu'il en a.

NÉRINE.

De l'esprit, lui, Madame ?
Il est plus journalier mille fois qu'une femme :
Il rêve à tout moment ; & sa vivacité
Dépend presque toujours d'une carte ou d'un dé.

ANGÉLIQUE.

Mon cœur est maintenant certain de sa victoire,
NÉRINE.

COMÉDIE.

NÉRINE.

Madame, croyez-moi, je connois le grimoire.
Souvent tous ces dépités sont des hoquets d'amour.

ANGÉLIQUE.

Non ; l'amour de mon cœur est banni sans retour.

NÉRINE.

Cet hôte dans un cœur a bientôt fait son gîte ;
Mais il se garde bien d'en déloger si vite.

ANGÉLIQUE.

Ne crains rien de mon cœur.

NÉRINE.

S'il venoit à l'instant ,
Avec cet air flatteur , soumis , insinuant ,
Que vous lui connoissez ; que d'un ton pathétique ,
(Elle se met à ses pieds.)

Il vous dit à vos pieds : " Non , charmante Angélique ,
„ Je ne veux opposer à tout votre courroux
„ Qu'un seul mot : Je vous aime, & je n'aime que vous.
„ Votre ame en ma faveur n'est-elle point émue ?
„ Vous ne me dites rien ! Vous détournez la vue !

(Elle se relève.)

„ Vous voulez donc ma mort ? il faut vous contenter. „
Peut-être en ce moment , pour vous épouvanter ;
Il se soufflettera d'une main mutinée ,
Se donnera du front contre une cheminée ,
S'arrachera de rage un toupet de cheveux
Qui ne sont pas à lui. Mais de ces airs fougueux
Ne vous étonnez pas ; comptez qu'en sa colère
Il ne se fera pas grand mal.

ANGÉLIQUE.

Laisse-moi faire.

NÉRINE.

Vous voilà , grace au Ciel , bien instruite sur tout ;
Ne vous démentez point , tenez bon jusqu'au bout.

~~ACTE V. SCÈNE II.~~

SCÈNE II.

LA COMTESSE, ANGÉLIQUE, NÉRINE.

LA COMTESSE.

O N dit par-tout, ma sœur, qu'un peu moins prévenue
Vous épousez Dorante.

ANGÉLIQUE.

Oui, j'y suis résolue.

LA COMTESSE.

Mon cœur en est ravi. Valere est un vrai fou,
Qui joueroit votre bien jusques au dernier sou.

ANGÉLIQUE.

D'accord.

LA COMTESSE.

J'aime à vous voir vaincre votre tendresse.
Cet amour, entre nous, étoit une foiblesse.
Il faut se dégager de ces attachemens
Que la raison condamne, & qui flattent nos sens.

ANGÉLIQUE.

Il est vrai.

LA COMTESSE.

Rien n'est plus à craindre dans la vie,
Qu'un époux qui du jeu ressent la tyrannie.
J'aimerois mieux qu'il fût gueux, avaricieux,
Coquet, fâcheux, mal fait, brutal, capricieux,
Ivrogne, sans esprit, débauché, sot, colere,
Que d'être un emporté joueur comme est Valere.

ANGÉLIQUE.

Je fais que ce défaut est le plus grand de tous.

LA COMTESSE.

Vous ne voulez donc plus en faire votre époux ?

ANGÉLIQUE.

Moi ? Non. Dans ce dessein nos humeurs sont conformes.

COMÉDIE.

27

NÉRINE.

Il a, ma foi, reçu son congé dans les formes.

LA COMTESSE.

C'est bien fait. Puisqu'enfin vous renoncez à lui,
Je vais l'épouser, moi.

ANGÉLIQUE.

L'épouser ?

LA COMTESSE.

Aujourd'hui.

ANGÉLIQUE.

Ce joueur, qu'à l'instant...

LA COMTESSE.

Je saurai le réduire.

On fait sur les maris ce que l'on a d'empire.

ANGÉLIQUE.

Quoi ! vous voulez, ma sœur, avec cet air si doux,
Ce maintien réservé, prendre un nouvel époux ?

LA COMTESSE.

Et pourquoi non, ma sœur ? Fais-je donc un grand crime
De rallumer les feux d'un amour légitime ?

J'avois fait vœu de fuir tout autre engagement.

Pour garder du défunt le souvenir charmant,

Je portois son portrait ; & cette vive image

Me soulageoit un peu des chagrins du veuvage ;

Mais qu'est-ce qu'un portrait, quand on aime bien fort ?

C'est un époux vivant qui console d'un mort.

NÉRINE.

Madame n'aime pas les maris en peinture.

LA COMTESSE.

Cela raquette-t-il d'une perte aussi dure ?

NÉRINE.

C'est irriter le mal, au lieu de l'adoucir.

ANGÉLIQUE.

Connoisseuse en maris, vous deviez mieux choisir.

Vous unir à Valere !

LA COMTESSE.

Oui, ma sœur, à lui-même.

Dij

LE JOUEUR,

ANGÉLIQUE.

Mais vous n'y pensez pas. Croyez-vous qu'il vous aime ?

LA COMTESSE.

S'il m'aime, lui ! s'il m'aime ! Ah ! quel aveuglement !

On a certains attraits, un certain enjouement,

Que personne ne peut me disputer, je pense.

ANGÉLIQUE.

Après un si long-tems de pleine jouissance,

Vos attraits sont à vous sans contestation.

LA COMTESSE.

Et je puis en user à ma discrétion.

ANGÉLIQUE.

Sans doute. Et je vois bien qu'il n'est pas impossible

Que Valere pour vous ait eu le cœur sensible.

L'or est d'un grand secours pour acheter un cœur ;

Ce métal, en amour, est un grand séducteur.

LA COMTESSE.

En vain vous m'insultez avec un tel langage,

La modération fut toujours mon partage :

Mais ce n'est point par l'or que brillent mes attraits ;

Et jamais, en aimant, je ne fis de faux frais.

Mes sentimens, ma sœur, sont différens des vôtres.

Si je connois l'amour, ce n'est que dans les autres.

J'ai beau m'armer de fier, je vois, de toutes parts,

Mille cœurs amoureux suivre mes étendarts :

Un Conseiller de robe, un Seigneur de finance,

Dorante, le Marquis briguent mon alliance ;

Mais si d'un nouveau nœud je veux bien me lier,

Je prétends à Valere offrir un cœur entier.

Je fais profession d'une vertu sévère.

ANGÉLIQUE.

Qui peut vous assurer de l'amour de Valere ?

LA COMTESSE.

Qui peut m'en assurer ; Mon mérite, je crois,

ANGÉLIQUE.

D'autres sur lui, ma sœur, auroient les mêmes droits.

LA COMTESSE.

Il n'eut jamais pour vous qu'une estime stérile.

COMÉDIE.

29

Un petit feu léger , vagabond , volatile.
Quand on veut inspirer une solide amour ,
Il faut avoir vécu , ma sœur , bien plus d'un jour ;
Avoir un certain poids , une beauté formée
Par l'usage du monde , & des ans confirmée.
Vous n'en êtes pas là.

ANGÉLIQUE.

J'attendrai bien du tems.

NÉRINE.

Madame est prévoyante , elle a pris les devants.
Mais on vient.

SCENE III.

LA COMTESSE, ANGÉLIQUE,
NÉRINE, UN LAQUAIS,

UN LAQUAIS, *à la Comtesse.*

LE Marquis, Madame, est là qui monte,
LA COMTESSE.

Le Marquis ? Hé ! non , non ; il n'est pas sur mon compte.

SCENE IV.

LE MARQUIS, LA COMTESSE,
ANGÉLIQUE, NÉRINE.

LE MARQUIS, *se rajustant , à la Comtesse.*

JE suis tout en désordre : un maudit embarras
M'a fait quitter ma chaise à deux ou trois cents pas ;
Et j'y serois encor dans des peines mortelles,
Si l'amour , pour vous voir , ne m'eût prêté ses ailes.

LA COMTESSE.

Que Monsieur le Marquis est galant , sans fadeur !

LE JOUEUR,

LE MARQUIS.

Oh ! point du tour ; je suis votre humble serviteur.
Mais à vous parler net , sans que l'esprit fatigue ,
Près du sexe je fais me démêler d'intrigue.

(*Appercevant Angélique.*)

Ah ! juste Ciel ! quel est cet admirable objet ?

LA COMTESSE.

C'est ma sœur,

LE MARQUIS.

Votre sœur ! Vraiment , c'est fort bien fait.
Je vous fais gré d'avoir une sœur aussi belle ;
On la prendroit , parbleu ! pour votre sœur jumelle.

LA COMTESSE.

Comme à tout ce qu'il dit il donne un joli tour !
Qu'il est sincère ! On voit qu'il est homme de Cour,

LE MARQUIS.

Homme de Cour , moi ? Non. Ma foi , la Cour m'ennuie ;
L'esprit de ce pays n'est qu'en superficie ;
Si-tôt que vous voulez un peu l'approfondir ,
Vous rencontrez le tuf. J'y pourrois m'agrandir ;
J'ai de l'esprit , du cœur , plus que Seigneur de France ;
Je joue , & j'y ferois fort bonne contenance ;
Mais je n'y vais jamais que par nécessité ,
Et pour y rendre au Roi quelque civilité.

NÉRINE,

Il vous est obligé , Monsieur , de tant de peine,

LE MARQUIS.

Je n'y suis pas plutôt , soudain je perds haleine.
Ces fades complimens sur de grands mots montés ,
Ces protestations qui sont futilités ,
Ces serremens de mains dont on vous estropie ;
Ces grands embrassemens dont un flateur vous lie ,
M'ôtent à tout moment la respiration :
On ne s'y dit bon jour que par convulsion.

ANGÉLIQUE , *au Marquis.*

Les Dames de la Cour sont bien mieux votre affaire.

COMÉDIE.

31

LE MARQUIS.

Point. Il faut être au moins Gros-Fermier pour leur plaire.
 Leur forte vanité croit ne pouvoir trop haut
 A des faveurs de Cour mettre un injuste taut.
 Moi, j'aime à pourchasser des beautés mitoyennes.
 L'hiver, dans un fauteuil, avec des citoyennes,
 Les pieds sur les chenets étendus sans façons,
 Je pousse la fleurette, & conte mes raisons.
 Là toute la maison s'offre à me faire fête;
 Valet, fille de chambre, enfans, tout est honnête:
 L'époux même discret, quand il entend minuit,
 Me laisse avec Madame, & va coucher sans bruit.
 Voilà comme je vis, quand par fois dans la ville
 Je veux bien déroger...

NÉRINE.

La manière est facile ;
 Et ce commerce-là me parait assez doux.

LE MARQUIS, à la Comtesse.

C'est ainsi que je veux en user avec vous.
 Je suis tout naturel ! & j'aime la franchise :
 Ma bouche ne dit rien que mon cœur n'autorise :
 Et quand de mon amour je vous fais un aveu,
 Madame, il est trop vrai que je suis tout en feu.

LA COMTESSE.

Fi donc, petit badin, un peu de retenue ;
 Vous me parlez, Marquis, une langue inconnue :
 Le mot d'amour me blesse, & me fait trouver mal.

LE MARQUIS.

L'effet n'en seroit pas peut-être si fatal.

NÉRINE.

Elle veut qu'en détours la chose s'enveloppe ;
 Et ce mot dit à crud lui cause une syncope.

ANGÉLIQUE.

Dans la bouche d'un autre il deviendroit plus doux.

LA COMTESSE.

Comment ? Qu'est-ce ? Plait-il ? parlez, expliquez-vous.

Parlez donc, parlez donc. Apprenez, je vous prie,
Que mortel, quel qu'il soit, ne me dit de ma vie
Un mot douteux qui pût effleurer mon honneur.

LE MARQUIS.

Croiroit-on qu'une veuve auroit tant de pudeur ?

ANGÉLIQUE.

Mais Valere vous aime : & souvent...

LE MARQUIS.

Qu'est-ce à dire,

Valere ? Un autre ici conjointement soupire ?

Ah ! si je le savois, je lui ferois, morbleu !...

Où loge-t-il ?

NÉRINE.

Ici.

LE MARQUIS, *fait semblant de s'en aller, & revient.*

Nous nous verrons dans peu.

LA COMTESSE.

Mais quel droit avez-vous sur moi ?

LE MARQUIS.

Quel droit, ma Reine ?

Le droit de bienfaisance, avec celui d'aubaine.

Vous me convenez fort, & je vous conviens mieux.

Sur vous l'on fait assez que je jette les yeux.

LA COMTESSE.

Vous êtes fou, Marquis, de parler de la sorte.

LE MARQUIS.

Je fais ce que je dis, ou le diable m'emporte.

LA COMTESSE.

Sommes-nous donc liés par quelque engagement ?

LE MARQUIS.

Non pas autrement... mais...

LA COMTESSE.

Qu'est-ce à dire ? Comment !...

Parlez.

LE MARQUIS.

Je ne fais point prendre en main des trompettes
Pour

COMÉDIE.

33

Pour publier par-tout les faveurs qu'on m'a faites.

ANGÉLIQUE.

Hé, ma sœur !

NÉRINE.

Des faveurs !

LE MARQUIS.

Suffit, je suis discret ;

Et fais, quand il le faut, oublier un secret

LA COMTESSE.

On ne connoît que trop ma retenue austère.

Il veut rire.

LE MARQUIS.

Ah ! Parbleu, je saurai de Valère

Quel est, en vous aimant, le but de ses desirs,

Et de quel droit il vient chasser sur mes plaisirs.



SCÈNE V.

ANGÉLIQUE, LA COMTESSE,

LE MARQUIS, NÉRINE,

UN LAQUAIS.

LE LAQUAIS, *rendant un billet au Marquis*

MONSIEUR, c'est de la part de la grosse Comtesse.

LE MARQUIS, *le mettant dans sa poche.*

Je le lirai tantôt.

(*Le Laquais sort.*)



E



SCENE VI.

ANGÉLIQUE, LA COMTESSE,
LE MARQUIS, NÉRINE,
UN SECOND LAQUAIS.

LE SECOND LAQUAIS.

CETTE jeune Duchesse.
Vous attend à vingt pas pour vous mener au jeu.
LE MARQUIS.

Qu'elle attende.

(Le second Laquais fort.)



SCENE VII.

ANGÉLIQUE, LA COMTESSE,
LE MARQUIS, NÉRINE,
UN TROISIEME LAQUAIS.

LE TROISIEME LAQUAIS.

Monsieur...
LE MARQUIS.

Encore! Ah! Palsambleu,
Il faut que de la ville enfin je me dérobe.

LE TROISIEME LAQUAIS.

Je viens de voir, Monsieur, cette femme de robe,
Qui dit que cette nuit son mari couche aux champs,
Et que ce soir, sans bruit...

LE MARQUIS.

Il suffit, je t'entends.
Tu prendras ce manteau fait pour bonne fortune,
De couleur de muraille; & tantôt, sur la brune,
Va m'attendre en secret où tu fus avant-hier,
Là...

LE TROISIEME LAQUAIS.

Je fais.

(Il fort.)

SCENE VIII.

ANGÉLIQUE, LA COMTESSE,
LE MARQUIS, NÉRINE.

LE MARQUIS.

IL faudroit avoir un corps de fer
Pour résister à tout. J'ai de l'ouvrage à faire,
Comme vous le voyez ; mais je m'en veux distraire.
(à la Comtesse.)

Vous ferez désormais tous mes soins les plus doux.

LA COMTESSE.

Si mon cœur étoit libre, il pourroit être à vous.

LE MARQUIS.

Adieu, charmant objet ; à regret je vous quitte.
C'est un pesant fardeau d'avoir un gros mérite.

SCENE IX.

LA COMTESSE, ANGÉLIQUE, NÉRINE.

NÉRINE, à la Comtesse.

CET homme-là vous aime épouvantablement.

ANGÉLIQUE, à la Comtesse.

Je ne vous croyois pas un tel engagement.

LA COMTESSE.

Il est vif,

ANGÉLIQUE.

Il vous aime ; & son ardeur est belle,

LA COMTESSE.

L'amour qu'il a pour moi lui tourne la cervelle :
Il ne m'a pourtant vue encore que deux fois.

NÉRINE.

Il en a donc bien fait la première...

E ij

SCENE X.

VALERE, LA COMTESSE,
ANGÉLIQUE, NÉRINE.

NÉRINE.

JE crois

Voir Valere.

LA COMTESSE.

L'amour auprès de moi le guide,

NÉRINE.

Il tremble en approchant.

LA COMTESSE.

J'aime un amant timide ,

(à Valere.)

Cela marque un bon fond. Approchez , approchez ;
Ouvrez de votre cœur les sentimens cachés.

(à Angélique.)

Vous allez voir , ma sœur.

VALERE , à la Comtesse.

Ah ! quel bonheur , Madame ,

Que vous me permettiez d'ouvrir toute mon ame !

(à Angélique.)

Et quel plaisir de dire , en des transports si doux ,
Que mon cœur vous adore , & n'adore que vous !

LA COMTESSE.

L'amour le trouble , Hé quoi ! Que faites-vous , Valere ?

VALERE.

Ce que vous-même ici m'avez permis de faire.

NÉRINE , à part.

Voici du *qui pro quo*.

VALERE , à Angélique.

Que je ferois heureux ,

S'il vous plaisoit encore de recevoir mes vœux !

COMÉDIE.

37.

LA COMTESSE, à Valere.

Vous vous méprenez.

VALERE, à la Comtesse.

Non. Enfin, belle Angélique,
Entre mon oncle & moi que votre cœur s'explique;
Le mien est tout à vous, & jamais dans un cœur...

LA COMTESSE.

Angélique!

VALERE.

On ne vit une plus noble ardeur.

LA COMTESSE.

Ce n'est donc pas pour moi que votre cœur soupire?

VALERE.

Madame, en ce moment je n'ai rien à vous dire.
Regardez votre sœur; & jugez si ses yeux
Ont laissé dans mon cœur de place à d'autres feux.

LA COMTESSE.

Quoi! d'aucun feu pour moi votre ame n'est éprise!

VALERE.

Quelques civilités que l'usage autorise...

LA COMTESSE.

Comment?

ANGÉLIQUE.

Il ne faut pas avec sévérité
Exiger des amans trop de sincérité.
Ma sœur, tout doucement avalez la pilule.

LA COMTESSE.

Taisez-vous, s'il vous plaît, petite ridicule.

VALERE, à la Comtesse.

Vous avez cent vertus, de l'esprit, de l'éclat;
Vous êtes belle, riche, &...

LA COMTESSE.

Vous êtes un fat.

ANGÉLIQUE.

La modération qui fut votre partage,

LE JOUEUR,

Vous ne la mettez pas, ma sœur, trop en usage.

LA COMTESSE.

Monsieur vaut-il le soin qu'on se mette en courroux ?
C'est un extravagant, il est tout fait pour vous.

(Elle sort.)



SCENE XI.

VALERE, ANGÉLIQUE, NÉRINE.

NÉRINE, à part.

ELLE connoît ses gens.

VALERE.

Oui, pour vous je soupire,
Et je voudrois avoir cent bouches pour le dire.

NÉRINE, bas à Angélique.

Allons, Madame, allons, ferme, voici le choc :
Point de foiblesse au moins, ayez un cœur de roc.

ANGÉLIQUE, bas à Nérine.

Ne m'abandonne point.

NÉRINE, bas à Angélique.

Non, non; laissez-moi faire.

VALERE.

Mais que me sert, hélas! que mon cœur vous préfère ?
Que sert à mon amour un si sincère aveu ?
Vous ne m'écoutez point, vous dédaignez mon feu.
De vos beaux yeux pourtant, cruelle il est l'ouvrage.
Je sais qu'à vos beautés c'est faire un dur outrage
De nourrir dans mon cœur des desirs partagés ;
Que la fureur du jeu se mêle où vous rénez ;
Mais...

ANGÉLIQUE.

Cette passion est trop forte en votre ame,
Pour croire que l'amour d'aucun feu vous enflame,
Suivez, suivez l'ardeur de vos emportemens ;

COMÉDIE.

33

Mon cœur n'en aura point de jaloux sentimens.

NÉRINE, *bas à Angélique.*

Optimè.

VALERE.

Déformais, plein de votre tendresse,
Nulle autre passion n'a rien qui m'intéresse :
Tout ce qui n'est point vous me paroît odieux.

ANGÉLIQUE, *d'un ton plus tendre.*

Non, ne vous présentez jamais devant mes yeux.

NÉRINE, *bas à Angélique.*

Vous mollifiez.

VALERE.

Jamais ! quelle rigueur extrême !
Jamais ! Ah ! que ce mot est cruel quand on aime !
Hé quoi ! rien ne pourra fléchir votre courroux ?
Vous voulez donc me voir mourir à vos genoux ?

ANGÉLIQUE.

Je prends peu d'intérêts, Monsieur, à votre vie.

NÉRINE, *bas à Angélique.*

Nous allons bientôt voir jouer la comédie.

VALERE.

Ma mort sera l'effet de mon cruel dépit.

NÉRINE, *bas à Angélique.*

Qu'un amant mort pour nous nous mettroit en crédit !

VALERE.

Vous le voulez ? Hé bien, il faut vous satisfaire,
Cruelle ! il faut mourir.

(Il veut tirer son épée.)

ANGÉLIQUE, *l'arrêtant.*

Que faites-vous, Valere ?

NÉRINE, *bas à Angélique.*

Hé bien, ne voilà pas votre tendre maudit
Qui vous prend à la gorge ! Euh !

ANGÉLIQUE, *bas à Nérine.*

Tu ne m'as pas dit,
Nérine, qu'il viendrait se percer à ma vue :

87

LE JOUEUR,

Et je tremble de peur, quand une épée est nue.

NÉRINE, *à part.*

Que les amans sont fots !

VALERE.

Puisqu'un soin généreux
Vous intéresse encore aux jours d'un malheureux,
Non, ce n'est point assez de me rendre la vie ;
Il faut que par l'amour défarmée, attendrie,
Vous me rendiez encor ce cœur si précieux,
Ce cœur sans qui le jour me devient odieux.

ANGÉLIQUE, *bas à Nérine.*

Nérine, qu'en dis-tu ?

NÉRINE, *bas à Angélique.*

Je dis qu'en la mêlée
Vous avez moins de cœur qu'une poule mouillée.

VALERE.

Madame, au nom des dieux, au nom de vos attraits...

ANGÉLIQUE.

Si vous me promettiez...

VALERE.

Oui, je vous le promets,
Que la fureur du jeu fortira de mon ame,
Et que j'aurai pour vous la plus ardente flamme...

NÉRINE, *à part.*

Pour faire des sermens il est toujours tout prêt.

ANGÉLIQUE.

Il faut encore, ingrat, vouloir ce qu'il vous plaît.
Oui, je vous rends mon cœur.

VALERE, *baissant la main d'Angélique.*

Ah ! quelle joie extrême !

ANGÉLIQUE.

Et, pour vous faire voir à quelle point je vous aime,
Je joins à ce présent celui de mon portrait.

(*Elle lui donne son portrait enrichi de diamans.*)

NÉRINE, *à part.*

Hélas ! de mes sermons voilà quel est l'effet !

VALERE.

COMÉDIE

VALERE.

Quel excès de faveurs !

ANGÉLIQUE.

Gardez-le, je vous prie.

VALERE, *le baissant.*

Que je le garde, ô Ciel ! Le reste de ma vie...

Que dis-je ? Je prétends que ce portrait si beau

Soit mis avecque moi dans le même tombeau,

Et que même la Mort jamais ne nous sépare.

NÉRINE, *à part.*

Que l'esprit d'une fille est changeant & bizarre !

ANGÉLIQUE.

Ne me trompez donc plus, Valere ; & que mon cœur

Né se repente point de sa facile ardeur.

VALERE.

Fiez-vous aux sermens de mon ame amoureuse.

NÉRINE, *à part.*

Ah ! que voilà pour l'oncle une époque fâcheuse !

SCENE XII.

VALERE, *seul.*

EST-IL dans l'univers de mortel plus heureux ?

Elle me rend son cœur ; elle comble mes vœux,

M'accable de faveurs...

SCENE XIII.

VALERE, HECTOR.

HECTOR.

MONSIEUR, je viens vous dire...

VALERE.

Je suis tout transporté. Voi, confidère, admire :

F

42 LE JOUEUR,
Angélique m'a fait ce généreux présent.

HECTOR.

Que les brillans sont grès ! Pour être plus content ,
Je vous amene encore un lénitif de bourse ,
Une usuriere.

VALERE.

Et qui ?

HECTOR.

Madame la ressource.

SCENE XIV.

Mad. LA RESSOURCE , VALERE , HECTOR.

VALERE , *embrassant Mad. la Ressource.*

HÉ ! bon jour , mon enfant : tu ne peux concevoir
Jusqu'où va dans mon cœur le plaisir de te voir.

Mad. LA RESSOURCE.

Je vous suis obligée , on ne peut davantage.

HECTOR.

Elle est jolie encor. Mais quel sombre équipage ?
Vous voilà , sans mentir , aussi noire qu'un four.

VALERE.

Ne vois-tu pas , Hector , que c'est un deuil de Cour ?

Mad. LA RESSOURCE.

Oh ! Monsieur , point du tout. Je suis une bourgeoise ,
Qui fais me mesurer justement à ma toise.
J'en connois bien pourtant , qui ne me valent pas ,
Qui se font teindre en noir du haut jusques en bas :
Mais pour moi je n'ai point cette sottie manie ;
Et si mon pauvre époux étoit encore en vie...

(*Elle pleure.*)

VALERE.

Quoi ! Monsieur la Ressource est mort ?

Mad. LA RESSOURCE.

Subitement.

COMÉDIE.

43

HECTOR, *pleurant.*

Subitement ? Hélas ! j'en suis fâché vraiment.

(*Bas à Valere.*)

Au fait.

VALERE.

J'aurois besoin , Madame la Ressource ,
De mille écus.

Mad. LA RESSOURCE.

Monseigneur , disposez de ma bourse.

VALERE.

Je fais , bien entendu , mon billet au porteur.

HECTOR.

Et je veux l'endosser.

Mad. LA RESSOURCE.

Avec les gens d'honneur

On ne perd jamais rien.

VALERE.

Je veux que tu le prennes.

Nous faisons ici bas des routes incertaines ;

Je pourrois bien mourir. Ce maraud m'avoit dit

Que sur des gages sûrs tu prêtois à crédit.

Mad. LA RESSOURCE.

Sur des gages , Monseigneur ? C'est une médifance ;

Je fais que ce seroit blesser ma conscience.

Pour des nantissemens qui valent bien leur prix ,

De la vieille vaisselle au poinçon de Paris ,

Des diamans usés , & qu'on ne sauroit vendre ,

Sans risquer mon honneur , je crois que j'en puis prendre.

VALERE.

Je n'ai , pour te donner , vaisselle ni bijoux.

HECTOR.

Oh ! parbleu , nous marchons sans crainte des filoux.

Mad. LA RESSOURCE.

Hé bien ! nous attendrons , Monseigneur , qu'il vous en vienne.

VALERE.

Compte , ma pauvre enfant , que ma mort est certaine ,

F ij

Si je n'ai dans ce jour mille écus.

Mad. LA RESSOURCE.

Ah, Monsieur !

Je voudrais les avoir, ce seroit de grand cœur.

VALERE.

Ma charmante, mon cœur, ma reine, mon aimable,
Ma belle, ma mignone, & ma toute adorable.

HECTOR, à genoux.

Par pitié.

Mad. LA RESSOURCE.

Je ne puis.

HECTOR.

Ah ! que nous sommes foux !

Tous ces gens-là, Monsieur, ont des cœurs de cailloux ;
Sans des nantissémens il ne faut rien prétendre.

VALERE.

Dis-moi donc, si tu veux, où je les pourrai prendre,

HECTOR.

Attendez... Mais comment, avec un cœur d'airain,
Refuser un billet endossé de ma main ?

VALERE.

Mais vois donc.

HECTOR.

Laissez-moi, je cherche en ma boutique.

VALERE, bas à Hector.

Ecoute... Nous avons le portrait d'Angélique.
Dans le tems difficile il faut un peu s'aider.

HECTOR, bas à Valere.

Ah ! que dites-vous-là ? Vous devez le garder.

VALERE, bas à Hector.

D'accord : honnêtement je ne puis m'en défaire.

Mad. LA RESSOURCE.

Adieu. Quelque autre fois nous finirons l'affaire.

VALERE, à Mad, la Ressource.

(bas à Hector.)

Attendez donc. Tu fais jusqu'où vont mes besoins.

C O M É D I E.

45

N'ayant pas son portrait, l'en aimerai-je moins ?

H E C T O R , *bas à Valere.*

Fort bien. Mais voulez-vous que cette perfidie...

V A L E R E , *bas à Hector.*

Il est vrai. J'ai tantôt cette grosse partie
De ces joueurs en fonds qui doivent s'assembler.

Mad. L A R E S S O U R C E.

Adieu.

V A L E R E , *à Mad. la Ressource.*

Demeurez donc : où voulez-vous aller !

(bas à Hector,)

Je ferai de l'argent ; ou celui de mon pere ,
Quoi qu'il puisse arriver , nous tirera d'affaire.

H E C T O R , *bas à Valere.*

Que peut dire Angélique , alors qu'elle apprendra
Que de son cher portrait...

V A L E R E , *bas à Hector.*

Et qui le lui dira ?

Dans une heure au plus tard nous irons le reprendre.

H E C T O R , *bas à Valere.*

Dans une heure ?

V A L E R E , *bas à Hector.*

Oui, vraiment.

H E C T O R , *bas à Valere.*

Je commence à me rendre.

V A L E R E , *bas à Hector.*

Je me mettrois en gage en mon besoin urgent.

H E C T O R , *bas à Valere , le considérant.*

Sur cette nippe-là vous auriez peu d'argent.

V A L E R E , *bas à Hector.*

On ne perd pas toujours : je gagnerai sans doute.

H E C T O R , *bas à Valere.*

Votre raisonnement met le mien en déroute.

Je fais que ce micmac ne vaut rien dans le fond.

V A L E R E , *bas à Hector.*

Je m'en tirerai bien , Hector , je t'en réponds.

(à Mad. la ressource , montrant le portrait d'Angélique.)

Peut-on , sur ce bijou , sans trop de complaisance...

Mad. LA RESSOURCE.

Oui , je puis maintenant prêter en conscience ;
Je vois des diamans qui répondent du prêt ,
Et qui peuvent porter un modeste intérêt.
Voilà les mille écus comptés dans cette bourse.

VALERE.

Je vous suis obligé , Madame la Ressource.
Au moins ne manquez pas de revenir tantôt ;
Je prétends retirer mon portrait au plutôt.

Mad. LA RESSOURCE.

Volontiers. Nous aimons à changer de la sorte.
Plus notre argent fatigue , & plus il nous rapporte.
Adieu , Messieurs. Je suis toute à vous , à ce prix.

(Elle sort.)

HECTOR , à Mad. la Ressource.

Adieu Juif , le plus Juif qui soit dans tout Paris.

SCENE XV.

VALERE , HECTOR.

HECTOR.

VOUS faites-là , Monsieur , une action inique,

VALERE.

Aux maux désespérés il faut de l'émétique :
Et cet argent , offert par les mains de l'amour ,
Me dit que la fortune est pour moi dans ce jour.

Fin du second Acte.





A C T E I I I.

SCENE PREMIERE.

D O R A N T E , N É R I N E.

D O R A N T E.

QUEL est donc le sujet pourquoi ton cœur soupire?

N É R I N E.

Nous n'avons pas, Monsieur, tous deux sujet de rire.

D O R A N T E.

Dis-moi donc, si tu veux, le sujet de tes pleurs.

N É R I N E.

Il faut aller, Monsieur, chercher fortune ailleurs.

D O R A N T E.

Chercher fortune ailleurs? As-tu fait quelque pièce
Qui t'auroit fait si-tôt chasser de ta maîtresse?

N É R I N E , *pleurant plus fort.*

Non: c'est de votre sort dont j'ai compassion;
Et c'est à vous d'aller chercher condition.

D O R A N T E.

Que dis-tu?

N É R I N E.

Qu'Angélique est une ame légère,
Et s'est mieux que jamais rengagée à Valere.

D O R A N T E.

Quoique pour mon amour ce coup soit affommant,

Je ne suis point surpris d'un pareil changement;
 Je fais que cet amant tout entier l'occupe :
 De ses ardeurs pour moi je ne suis point la dupe ;
 Et lorsque de ses feux je sens quelque retour ,
 Je dois tout au dépit , & rien à son amour.
 Je ne veux point , Nérine , éclater en injures ,
 Ni rappeler ici ses sermens , ses parjures ;
 Ainsi que mon amour , je calme mon courroux.

NÉRINE.

Si vous saviez, Monsieur , ce que j'ai fait pour vous !

DORANTE.

Tiens , reçois cette bague ; & dis à ta maîtresse
 Que , malgré ses dédains , elle aura ma tendresse ,
 Et que la voir heureuse est mon plus grand bonheur.

NÉRINE , *prenant la bague en pleurant.*

Ah ! ah ! je n'en puis plus ; vous me fendez le cœur.



SCENE II.

GÉRONTE , HECTOR.

DORANTE , NÉRINE.

HECTOR , *à Geronte.*

OUI, Monsieur , Angélique épousera Valere ;
 Ils ont signé la paix.

GÉRONTE.

(à Hector.) (à Dorante.)

Tant mieux. Bon jour , mon frere.

Qu'est-ce ? Hé bien ? Qu'avez-vous ? vous êtes tout changé !
 Allons , gai. Vous a-t-on donné votre congé ?

DORANTE.

Vous êtes bien instruit des chagrins qu'on me donne !
 On ne me verra point violenter personne ;
 Et quand je perds un cœur qui cherche à s'éloigner ,
 Mon frere , je prétends moins perdre que gagner.

GÉRONTE.

GÉRONTE.

Voilà les sentiments d'un héros de Cassandre.
 Entre nous, vous aviez fort grand tort de prétendre
 Que sur votre neveu vous puissiez l'emporter.

DORANTE.

Non, je ne fus jamais jusques-là me flater.
 La jeunesse toujours eut des droits sur les belles;
 L'amour est un enfant qui badine avec elles:
 Et quand, à certain âge, on veut se faire aimer,
 C'est un soin indiscret qu'on devroit réprimer.

GÉRONTE.

Je suis, en vérité, ravi de vous entendre;
 Et vous prenez la chose ainsi qu'il la faut prendre.

NÉRINE.

Si l'on m'en avoit cru, tout n'en iroit que mieux.

DORANTE.

Ma présence est assez inutile en ces lieux.
 Je vais de mon amour tâcher à me défaire.

(Il sort.)

GÉRONTE.

Allez, consolez-vous; c'est fort bien fait, mon frere.
 Adieu.

SCÈNE III.

GÉRONTE, NÉRINE, HECTOR.

GÉRONTE.

LE pauvre enfant ! son sort me fait pitié.

NÉRINE, *s'en allant.*

J'en ai le cœur saisi.

HECTOR.

Moi, j'en pleure à moitié.

Le pauvre homme !



SCENE IV.

GÉRONTE, HECTOR.

HECTOR, *tirant un papier roulé avec plusieurs autres papiers.*

VOILA, Monsieur, un petit rôle
Des dettes de mon maître. Il vous tient sa parole,
Comme vous le voyez ; & croit qu'en tout ceci
Vous voudrez bien, Monsieur, tenir la vôtre aussi.

GÉRONTE.

Çà, voyons ; expédie au plutôt ton affaire.

HECTOR.

J'aurai fait en deux mots. L'honnête homme de pere !
Ah ! qu'à notre secours à propos vous venez !
Encore un jour plus tard , nous étions ruinés.

GÉRONTE.

Je le crois.

HECTOR.

N'allez pas sur les points vous débattre :
Foi d'honnête garçon , je n'en puis rien rabattre :
Les choses sont , Monsieur , tout au plus juste prix :
De plus , je vous promets que je n'ai rien omis.

GÉRONTE.

Finis donc.

HECTOR.

Il faut bien se mettre sur ses gardes.
„ Mémoire juste & bref de nos dettes criardes ;
„ Que Mathurin Geronte auroit tantôt promis ,
„ Et promet maintenant de payer pour son fils. „

GÉRONTE.

Que je les paye ou non , ce n'est pas ton affaire.
Lis toujours.

HECTOR.

C'est, Monsieur , ce que je m'en vais faire.

COMÉDIE.

51

„ *Item* , doit à Richard cinq cents livres dix sous ,
 „ Pour gages de cinq ans , frais , mises , loyaux coûts. ,

GÉRONTE.

Quel est ce Richard ?

HECTOR.

Moi , fort à votre service.

Ce nom n'étant point fait du tout à la propice
 D'un valet de joueur , je me suis de nouveau ,
 Donné celui d'Hector , du valet de carreau.

GÉRONTE,

Le beau nom !

HECTOR.

C'est un nom d'une nouvelle espèce ,
 Qui part de mon esprit , fécond en gentillesse.
 „ Secondement , il doit à Jérémie Aaron ,
 „ Usurier de métier , Juif de religion...

GÉRONTE.

Tout beau , n'embrouillons point , s'il vous plaît , les
 affaires.

Je ne veux point payer les dettes usuraires.

HECTOR.

Hé bien ! soit. “ Plus , il doit à maints particuliers ,
 „ Ou quidams dont les noms , qualités & métiers
 „ Sont décrits plus au long , avecque les parties ,
 „ És assignations dont je tiens les copies ,
 „ Dont tous lesdits quidams , ou du moins peu s'en faut ,
 „ Ont obtenu déjà sentence par défaut ,
 „ La somme de dix mille une livre , une obole ,
 „ Pour l'avoir , sans relâche , un an , sur sa parole ,
 „ Habillé , voituré , coiffé , chaussé , ganté ,
 „ Alimenté , rasé , désaltéré , porté.

GÉRONTE , faisant sauter les papiers que tient Hector ,
 Désaltéré , porté , Que le diable t'emporte ,
 Et ton maudit mémoire écrit de telle sorte.

HECTOR , après avoir ramassé les papiers.

Si vous ne m'en croyez , demain pour vous trouver ,

G ij

J'enverrai les quidams tous à votre lever.

GÉRONTE.

La belle cour !

HECTOR.

„ De plus, à Madame une telle ,
 „ Pour certaine maison que nous occupons d'elle ;
 „ Sise vers le rempart , deux cents cinquante écus ,
 „ Pour parfait paiement de cinq quartiers échus. „

GÉRONTE.

Quelle est cette maison ?

HECTOR.

Monsieur , c'est un asyle
 Où nous nous retirons du fracas de la ville ;
 Où mon maître , la nuit , pour noyer son chagrin ,
 Fait entrer , sans payer , quelques quartauts de vin.

GÉRONTE.

Et tu prétends , bourreau ?...

HECTOR , *tournant le rôle.*

Monsieur , point d'invectives,
 Voici le contenu de nos dettes actives :
 Et vous allez bien voir que le compte suivant ,
 Payé fidèlement , se monte à presque autant.

GÉRONTE.

Voyons.

HECTOR.

„ Premièrement , Isaac de la Serre... „
 Il est connu de vous.

GÉRONTE.

Et de toute la terre.
 C'est ce négociant , ce banquier si fameux.

HECTOR.

Nous ne vous donnons pas de ces effets verreux ;
 Cela sent comme baume. Or donc ce de la Serre ,
 Si bien connu de vous & de toute la terre ,
 Ne nous doit rien.

GÉRONTE,

Comment !

HECTOR.

Mais un de ses parens ,
Mort aux champs de Fleurus, nous doit dix mille francs.

GÉRONTE.

Voilà certainement un effet fort bisarre !

HECTOR.

Oh ! s'il n'étoit pas mort , c'étoit de l'or en barre.
„ Plus , à mon maître est dû , du Chevalier Fijac ,
„ Les droits hypothéqués sur un tour de triétrac. „

GÉRONTE.

Que dis-tu ?

HECTOR.

La partie est de deux cents pistoles ;
C'est une dupe ; il fait en un tour vingt écoles :
Il ne faut plus qu'un coup.

GÉRONTE, *lui donnant un soufflet.*

Tiens , maraud , le voilà ,
Pour m'offrir un mémoire égal à celui-là.
Va porter cet argent à celui qui t'envoie.

HECTOR.

Il ne voudra jamais prendre cette monnoie.

GÉRONTE.

Impertinent maraud ! va , je t'apprendrai bien
Avecque ton triétrac...

HECTOR:

Il a dix trous à rien.



SCÈNE V.

HECTOR, *seul.*

SA main est à frapper , non à donner , légère ;
Et mon maître a bien fait de faire ailleurs affaire.



SCENE VI.

VALERE, HECTOR.

VALERE *entre, en comptant beaucoup d'argent dans son chapeau.*

HECTOR, *à part.*

MAIS le voici qui vient poussé d'un heureux vent :
Il a les yeux fereins & l'accueil avenant.
(*haut.*)

Par votre ordre, Monsieur, j'ai vu Monsieur Gêronte,
Qui de notre mémoire a fait fort peu de compte ;
Sa monnoie est frappée avec un vilain coin ;
Et de pareil argent nous n'avons pas besoin.
J'ai vu, chemin faisant, aussi Monsieur Dorante :
Morbleu qu'il est fâché !

VALERE, *comptant toujours.*

Mille deux cents cinquante.

HECTOR, *à part.*

La flotte est arrivée avec les galions ;
Cela va diablement hausser nos actions.
(*haut.*)

J'ai vu pareillement par votre ordre, Angélique ;
Elle m'a dit...

VALERE, *frappant du pied.*

Morbleu ! ce dernier coup me pique
Sans les cruels revers de deux coups inouis,
J'aurois encor gagné plus de deux cents louis.

HECTOR.

Cette fille, Monsieur, de votre amour est folle.

VALERE, *à part.*

Damón m'en doit encor deux cents, sur sa parole.

HECTOR, *le tirant par la manche.*

Monsieur, écoutez-moi ; calmez un peu vos sens ;
Je parle d'Angélique, & depuis fort long-tems.

COMÉDIE.

55

VALERE, *avec distraction.*

Ah ! d'Angélique. Hé bien ! comment suis-je avec elle ?

HECTOR.

On n'y peut être mieux. Ah ! Monsieur, qu'elle est belle !
Et que j'ai de plaisir à vous voir raccroché !

VALERE, *avec distraction.*

A te dire le vrai, je n'en suis pas fâché.

HECTOR.

Comment ! quelle froideur s'empare de votre ame !
Quelle glace ! Tantôt vous étiez tout de flamme.
Ai-je tort quand je dis que l'argent de retour
Vous fait faire toujours banqueroute à l'amour ?
Vous vous sentez en fonds, *ergo* plus de maîtresse.

VALERE.

Ah ! juge mieux, Hector, de l'amour qui me presse.
J'aime autant que jamais ; mais sur ma passion
J'ai fait, en te quittant, quelque réflexion.
Je ne suis point du tout né pour le mariage.
Des parens, des enfans, une femme, un ménage,
Tout cela me fait peur. J'aime la liberté.

HECTOR.

Et le libertinage.

VALERE.

Hector, en vérité,
Il n'est point dans le monde un état plus aimable ;
Que celui d'un joueur, sa vie est agréable ;
Ses jours sont enchaînés par des plaisirs nouveaux ;
Comédie, Opéra, bonne chère, cadeaux,
Il traîne en tous les lieux la joie & l'abondance :
On voit régner sur lui l'air de magnificence ;
Tabatieres, bijoux : sa poche est un trésor :
Sous ses heureuses mains le cuivre devient or.

HECTOR.

Et l'or devient à rien.

VALERE.

Chaque jour, mille belles

Lui font la cour par lettre, & l'invitent chez elles :
 La porte, à son aspect, s'ouvre à deux grands battans ;
 Là, vous trouvez toujours des gens divertissans,
 Des femmes qui jamais n'ont pu fermer la bouche,
 Et qui sur le prochain vous tirent à cartouche ;
 Des oisifs de métier, & qui toujours sur eux
 Portent de tout Paris le lardon scandaleux ;
 Des Lucreces du tems, là, de ces filles veuves,
 Qui veulent imposer & se donner pour neuves ;
 De vieux Seigneurs toujours prêts à vous cajoler ;
 Des plaisans qui font rire avant que de parler.
 Plus agréablement peut-on passer la vie ?

H E C T O R.

D'accord. Mais quand on perd, tout cela vous ennuie.

V A L E R E.

Le jeu rassemble tout ; il unit à la fois
 Le turbulent Marquis, le paisible Bourgeois.
 La femme du Banquier, dorée & triomphante,
 Coupe orgueilleusement la Duchesse indigente.
 Là, sans distinction, on voit aller de pair
 Le laquais d'un Commis avec un Duc & Pair ;
 Et quoi qu'un sort jaloux nous ait fait d'injustices,
 De sa naissance ainsi l'on venge les caprices.

H E C T O R.

A ce qu'on peut juger de ce discours charmant,
 Vous voilà donc en grace avec l'argent comptant.
 Tant mieux, Pour se conduire en bonne politique,
 Il faudroit retirer le portrait d'Angélique.

V A L E R E.

Nous verrons.

H E C T O R.

Vous savez...

V A L E R E.

Je dois jouer tantôt.

H E C T O R.

Tirez-en mille écus.

VALERE.

COMÉDIE.

57

VALERE.

Oh! non, c'est un dépôt...

HECTOR.

Pour mettre quelque chose à l'abri des orages,
S'il vous plaîtoit du moins de me payer mes gages.

VALERE.

Quoi! je te dois?

HECTOR.

Depuis que je suis avec vous,
Je n'ai pas, en cinq ans, encor reçu cinq sous.

VALERE.

Mon pere te paiera, l'article est au mémoire.

HECTOR.

Votre pere? Ah! Monsieur, c'est une mer à boire.
Son argent n'a point cours, quoiqu'il foit bien de poids.

VALERE.

Va, j'examinerai ton compte une autre fois.
J'entends venir quelqu'un.

HECTOR.

Je vois votre selliere :

Elle a flairé l'argent.

VALERE, *mettant promptement son argent dans sa poche.*

Il faut nous en défaire.

HECTOR.

Et Monsieur Galonnier, votre honnête tailleur:

VALERE.

Quel contre-tems!

SCENE VII.

Mad. ADAM, M. GALONIER,
VALERE, HECTOR.

VALERE.

JE suis votre humble serviteur.
Bon jour, Madame Adam. Quelle joie est la mienne

H

Vous voir ! C'est du plus loin, parbleu, qu'il me souvienn.

Mad. A D A M.

Je viens pourtant ici souvept faire ma cour ;
Mais vous jouez la nuit, & vous dormez le jour.

V A L E R E.

C'est pour cette caleche à velours à ramage ?

Mad. A D A M.

Oui, s'il vous plaît.

V A L E R E.

Je suis fort content de l'ouvrage.

(*bas à Hector.*)

Il faut vous le payer... Songe par quel moyen
Tu pourras me tirer de ce triste entretien.

(*haut.*)

Vous, Monsieur Galonier, quel sujet vous amene ?

M. G A L O N I E R.

Je viens vous demander...

H E C T O R, à M. Galonier.

Vous prenez trop de peine.

M. G A L O N I E R, à Valere.

Vous...

H E C T O R, à M. Galonier.

Vous faites toujours mes habits trop étroits.

M. G A L O N I E R, à Valere.

Si...

H E C T O R, à M. Galonier.

Ma culotte s'use en deux ou trois endroits.

M. G A L O N I E R, à Valere.

Je...

H E C T O R, à M. Galonier.

Vous coufêz si mal.

Mad. A D A M.

Nous marions ma fille.

V A L E R E.

Quoi ! vous la mariez. Elle est vive & gentille ;
Et son époux futur doit en être content.

Mad. A D A M.

Nous aurions grand besoin d'un peu d'argent comptant.

V A L E R E.

Je veux, Madame Adam, mourir à votre vue,
Si j'ai...

Mad. A D A M.

Depuis long-tems cette somme m'est due.

V A L E R E.

Que je fois, un maraud, déshonoré cent fois,
Si l'on m'a vu toucher un sou depuis six mois.

H E C T O R,

Oui, nous avons tous deux, par pitié profonde,
Fait vœu de pauvreté : nous renonçons au monde.

M. G A L O N I E R,

Que votre cœur pour moi se laisse un peu toucher !
Notre femme est, Monsieur, sur le point d'accoucher.
Donnez-moi cent écus sur & tant moins de dettes.

H E C T O R, à M. Galonier.

Et de quoi, diable, aussi du métier dont vous êtes,
Vous avisez-vous là de faire des enfans ;
Faites-moi des habits.

M. G A L O N I E R.

Seulement deux cents francs.

V A L E R E.

Et mais... si j'en avois... comptez que dans la vie
Personne de payer n'eût jamais tant d'envie.
Demandez...

H E C T O R.

S'il avoit quelques deniers comptans,
Ne me paieroit-il pas mes gages de cinq ans ?
Votre dette n'est pas meilleure que la mienne.

Mad. A D A M.

Mais quand faudra-t-il donc, Monsieur, que je revienne ?

V A L E R E.

Mais... quand il vous plaira... Dès demain ; que fait-on ?

H ij

H E C T O R.

Je vous avertirai quand il y fera bon.

M. GALONIER.

Pour moi, je ne sors point d'ici qu'on ne m'en chasse.

H E C T O R, *à part.*

Non, je ne vis jamais d'animal si tenace.

V A L E R E.

Ecoutez, je vous dis un secret qui, je croi,
 Vous plaira dans la suite autant & plus qu'à moi.
 Je vais me marier tout-à-fait : & mon pere
 Avec mes créanciers doit me tirer d'affaire.

H E C T O R.

Pour le coup...

Mad. A D A M.

Il me faut de l'argent cependant.

H E C T O R.

Cette raison vaut mieux que de l'argent comptant.
 Montrez-nous les talons.

M. GALONIER.

Monsieur, ce mariage

Se fera-t-il bientôt ?

H E C T O R.

Tout au plutôt. J'enrage.

Mad. A D A M.

Sera-ce dans ce jour ?

H E C T O R.

Nous l'espérons. Adieu.

Sortez. Nous attendons la future en ce lieu :
 Si l'on vous trouve ici, vous gâterez l'affaire.

Mad. A D A M.

Vous me promettez donc?... .

H E C T O R.

Allez, laissez-moi faire.

Mad. ADAM & M. GALONIER, *ensemble.*

Mais, Monsieur...

H E C T O R, *les mettant dehors.*

Que de bruit ! Oh ! parbleu, détez.

SCENE VIII.

VALÈRE, HECTOR.

HECTOR, *riant.*

VOILA des créanciers assez bien régelés.
 Vous devriez pourtant, en fonds comme vous êtes...

VALÈRE.

Rien ne porte malheur, comme payer ses dettes.

HECTOR.

Ah ! je ne dois donc plus m'étonner désormais
 Si tant d'honnêtes gens ne les payent jamais.

SCENE IX.

LE MARQUIS, TROIS LAQUAIS,
VALÈRE, HECTOR.

HECTOR.

Mais voici le Marquis, ce héros de tendresse.

VALÈRE.

C'est-là le soupirant ?...

HECTOR.

Oui, de notre Comtesse.

LE MARQUIS, *vers la coulisse.*

Que ma chaise se tienne à deux cents pas d'ici.
 Et vous, mes trois laquais, éloignez-vous aussi :
 Je suis *incognito*.

LES LAQUAIS *sortent.*



SCENE X.

LE MARQUIS, VALERE, HECTOR.

HECTOR, à Valere.

QUE prétend-il donc faire !

LE MARQUIS, à Valere.

N'est-ce pas vous, Monsieur, qui vous nommez Valere ?

VALERE.

Oui, Monsieur ; c'est ainsi qu'on m'a toujours nommé.

LE MARQUIS.

Jusques au fond du cœur j'en suis, parbleu, charmé.
Faites que ce valet à l'écart se retire.

VALERE, à Hector.

Va-t-en.

HECTOR,

Monsieur...

VALERE.

Va-t-en ; faut-il te le redire ?



SCENE XI.

LE MARQUIS, VALERE.

LE MARQUIS.

SAVEZ-vous qui je suis ?

VALERE.

Je n'ai pas cet honneur,

LE MARQUIS, à part.

Courage ; allons, Marquis, montre de la vigueur ;
(haut.)

Il craint. Je suis pourtant fort connu dans la ville ;
Et, si vous l'ignorez, sachez que je faufile
Avec Ducs, Archiducs, Princes, Seigneurs, Marquis

Et tout ce que la Cour offre de plus exquis ;
 Petits-mâîtres de robe à courte & longue queue.
 J'évente les beautés & leur plais d'une lieue.
 Je m'érige aux repas en maître Archi-triclin ;
 Je suis le chansonnier & l'ame du festin.
 Je suis parfait en tout. Ma valeur est connue ;
 Je ne me bats jamais qu'aussitôt je ne tue :
 De cent jolis combats je me suis démêlé :
 J'ai la botte trompeuse & le jeu très-brouillé.
 Mes ayeux sont connus ; ma race est ancienne ;
 Mon trisayeul étoit Vice-Baillif du Maine.
 J'ai le vol du chapon : ainsi dès le berceau
 Vous voyez que je suis gentilhomme Manceau.

VALERE.

On le voit à votre air.

LE MARQUIS.

J'ai , sur certaine femme ,
 Jetté , sans y songer , quelque amoureuse flamme.
 J'ai trouvé la matiere assez sèche de soi ;
 Mais la belle est tombée amoureuse de moi.
 Vous le croyez sans peine ; on est fait d'un modele
 A prétendre hypothèque , à fort bon droit , sur elle.
 Et vouloir faire obstacle à de telles amours ,
 C'est prétendre arrêter un torrent dans son cours.

VALERE.

Je ne crois pas , Monsieur , qu'on fût si téméraire.

LE MARQUIS.

On m'assure pourtant que vous le voulez faire.

VALERE.

Moi ?

LE MARQUIS.

Que , sans respecter ni rang ni qualité ,
 Vous nourrissez dans l'ame une velléité
 De me barrer son cœur.

VALERE.

C'est pure médifance ;

Je fais ce qu'entre nous le sort mit de distance.

LE MARQUIS, *bas.*

(*haut.*)

Il tremble. Savez-vous, Monsieur du lansquenet,
Que j'ai de quoi rabattre ici votre caquet ?

VALERE.

Je le fais.

LE MARQUIS.

Vous croyez, en votre humeur caustique,
En agir avec moi comme avec l'as de pique.

VALERE.

Moi, Monsieur ?

LE MARQUIS, *bas.*

(*haut.*)

Il me craint. Vous faites le plongeon,
Petit noble à nasarde, enté sur sauvageon.

VALERE, *enfonce son chapeau.*

LE MARQUIS.

(*bas.*)

(*haut.*)

Je crois qu'il a du cœur. Je retiens ma colere ;
Mais...

VALERE, *mettant la main sur son épée.*

Vous le voulez donc ? Il faut vous satisfaire.

LE MARQUIS.

Bon ! bon ! je ris.

VALERE.

Vos ris ne sont point de mon goût,
Et vos airs insolens ne plaisent point du tout.
Vous êtes un faquin.

LE MARQUIS.

Cela vous plaît à dire.

VALERE.

Un fat, un malheureux.

LE MARQUIS.

Monsieur, vous voulez rire.

VALERE, *mettant l'épée à la main.*

Il faut voir sur le champ si les Vice-Baillifs

Sont

COMÉDIE.

65

Sont si francs du collier que vous l'avez promis.

LE MARQUIS.

Mais faut-il nous brouiller pour un sot point de gloire ?

VALERE.

Oh ! le vin est tiré : Monsieur , il le faut boire.

LE MARQUIS, *criant*.

Ah ! ah ! je suis blessé.



SCENE XII.

LE MARQUIS, VALERE, HECTOR.

HECTOR, *accourant*.

QUELS desseins emportés...

LE MARQUIS, *mettant l'épée à la main*.

Ah ? c'est trop endurer.

HECTOR, *au Marquis*.

Ah , Monsieur , arrêtez.

LE MARQUIS, *à Hector*.

Laissez-moi donc.

HECTOR, *au Marquis*.

Tout beau.

VALERE, *à Hector*.

Cesse de le contraindre :

Va , c'est un malheureux qui n'est pas bien à craindre.

HECTOR, *au Marquis*.

Quel sujet...

LE MARQUIS, *fièrement à Hector*.

Votre maître a certains petits airs...

VALERE, *s'approche du Marquis*.

LE MARQUIS, *effrayé dit doucement*.

Et prend mal-à-propos les choses de travers.

On vient civilement pour s'éclaircir d'un doute ,

Et Monsieur prend la chèvre ; il met tout en déroute,

Fait le petit mutin. Oh ! cela n'est pas bien.

HECTOR, *au Marquis.*

Mais encor quel sujet ?

LE MARQUIS, *à Hector.*

Quel sujet ? Moins que rien.

L'amour de la Comtesse auprès de lui m'appelle..

HECTOR, *au Marquis.*

Ah ! diable ! c'est avoir une vieille querelle.

Quoi ! vous osez, Monsieur, d'un cœur ambitieux,

Sur notre patrimoine ainsi jeter les yeux ?

Attaquer la Comtesse, & nous le dire encore !

LE MARQUIS, *à Hector.*

Bon ! je ne l'aime pas ; c'est elle qui m'adore.

VALERE, *au Marquis.*

Oh ! vous pouvez l'aimer autant qu'il vous plaira ;

C'est un bien que jamais on ne vous enviera :

Vous êtes en effet un amant digne d'elle :

Je vous cede les droits que j'ai sur cette Belle.

HECTOR.

Oui, les droits sur le cœur ; mais sur la bourse, non.

LE MARQUIS, *à part, mettant son épée dans le fourreau.*

Je le savois bien, moi, que j'en aurois raison.

Et voilà comme il faut se tirer d'une affaire.

HECTOR, *au Marquis.*

N'auriez-vous point besoin d'un peu d'eau vulnérable ?

LE MARQUIS, *à Valere.*

Je suis ravi de voir que vous avez du cœur,

Et que le tout se soit passé dans la douceur.

Serviteur. Vous & moi nous en valons deux autres.

Je suis de vos amis.

VALERE.

Je ne suis pas des vôtres.



SCENE XIII.

VALERE, HECTOR.

VALERE.

VOILA donc ce Marquis, cet homme dangereux ?

HECTOR.

Oui, Monsieur, le voilà.

VALERE.

C'est un grand malheureux.

Je crains que mes joueurs ne soient sortis du gîte ;

Ils ont trop attendu : j'y retourne au plus vite.

J'ai dans le cœur, Hector, un bon pressentiment ;

Et je dois aujourd'hui gagner assurément.

HECTOR.

Votre cœur est, Monsieur, toujours insatiable.

Ces inspirations viennent souvent du diable ;

Je vous en avertis, c'est un futé marois.

VALERE.

Elles m'ont réussi déjà plus d'une fois.

HECTOR.

Tant va la cruche à l'eau...

VALERE.

Paix, Tu veux contredire ;

A mon âge, crois-tu m'apprendre à me conduire.

HECTOR.

Vous ne me parlez point, Monsieur, de votre amour.

VALERE.

Non.

SCENE XIV.

HECTOR, *seul.*

IL m'en parlera peut-être à son retour.

Fin du troisieme Acte.

I ij



ACTE IV.

SCENE PREMIERE.

ANGÉLIQUE, NÉRINE.

NÉRINE.

EN vain vous m'opposez une indigne tendresse ,
Je n'ai vu de mes jours avoir tant de mollesse.
Je ne puis sur ce point m'accorder avec vous.
Valere n'est point fait pour être votre époux ;
Il ressent pour le jeu des fureurs non pareilles ,
Et cet homme perdra quelque jour ses oreilles.

ANGÉLIQUE.

Le tems le guérira de cet aveuglement.

NÉRINE.

Le tems augmente encore un tel attachement.

ANGÉLIQUE.

Ne combats plus, Nérine , une ardeur qui m'enchanté ;
Tu prendrais pour l'éteindre une peine impuissante.
Il est des nœuds formés sous des astres malins ,
Qu'on chérit malgré soi. Je cede à mes destins.
La raison , les conseils ne peuvent m'en distraire ;
Je vois le bon parti ; mais je prends le contraire.

NÉRINE.

Hé bien ! Madame , soit ; contentez votre ardeur ,

J'y consens. Acceptez pour époux un joueur ,
 Qui , pour porter au jeu son tribut volontaire ,
 Vous laissera manquer même du nécessaire ;
 Toujours triste ou fougueux ; pestant contre le jeu ,
 Ou d'avoir perdu trop , ou bien gagné trop peu.
 Quel charme , qu'un époux qui , flattant sa manie ,
 Fait vingt mauvais marchés tous les jours de sa vie ,
 Prend , pour argent comptant , d'un usurier fripon
 Des singes , des pavés , un chantier , du charbon ;
 Qu'on voit à chaque instant prêt à faire querelle
 Aux bijoux de sa femme , ou bien à sa vaisselle ,
 Qui va , revient , retourne , & s'use à voyager
 Chez l'usurier , bien plus qu'à donner à manger ;
 Quand , après quelque tems , d'intérêt surchargée ,
 Il la laisse où d'abord elle fut engagée ,
 Et prend , pour remplacer ses meubles écartés ,
 Des diamans du Temple & des plats argentés ;
 Tant que , dans sa fureur n'ayant plus rien à vendre ,
 Empruntant tous les jours , & ne pouvant plus rendre ,
 Sa femme signe enfin , & voit en moins d'un an
 Ses terres en décret , & son lit à l'encan !

ANGÉLIQUE.

Je ne veux point ici m'affliger par avance ;
 L'événement souvent confond la prévoyance.
 Il quittera le jeu.

NÉRINE.

Quiconque aime , aimera ;
 Et quiconque a joué , toujours joue & jouera.
 Certain Docteur l'a dit , ce n'est point menterie.
 Et , si vous le voulez , contre vous je parie
 Tout ce que je possède , & mes gages d'un an ,
 Qu'à l'heure que je parle il est dans un breilan.



SCÈNE II.

ANGÉLIQUE, NÉRINE, HECTOR.

NÉRINE.

Nous le saurons d'Hector qu'ici je vois paroître.

ANGÉLIQUE, à Hector.

Te voilà bien soufflant. En quels lieux est ton maître ?

HECTOR, embarrassé.

En quelque lieu qu'il soit, je réponds de son cœur ;
Il sent toujours pour vous la plus sincère ardeur.

NÉRINE.

Ce n'est point là, maraud, ce que l'on te demande.

HECTOR, voulant s'échapper.

Maraud ! je vois qu'ici je suis de contrebande.

NÉRINE.

Non, demeure un moment.

HECTOR.

Le tems me presse. Adieu.

NÉRINE.

Tout doux. N'est-il pas vrai qu'il est en quelque lieu
Où, courant le hazard...

HECTOR,

Parlez mieux, je vous prie,

Mon maître n'a hanté de tels lieux de sa vie.

ANGÉLIQUE, à Hector.

Tiens, voilà dix louis. Ne me ments pas ; dis-moi
S'il n'est pas vrai qu'il joue à présent.

HECTOR,

Oh ! ma foi,

Il est bien revenu de cette folle rage,
Et n'aura pas de goût pour le jeu davantage.

ANGÉLIQUE.

Avec tes faux soupçons, Nérine, hé bien ! tu vois ?

C O M É D I E.

71

H É C T O R.

Il s'en donne aujourd'hui pour la dernière fois.

A N G É L I Q U E.

Il joueroit donc ?

H É C T O R.

Il joue, à dire vrai, Madame ;

Mais ce n'est proprement que par noblesse d'ame ;

On voit qu'il se défait de son argent, exprès

Pour n'être plus touché que de vos seuls attraits.

N É R I N E, à *Angélique*.

Hé bien ! ai-je raison ?

H É C T O R.

Son mauvais sort, vous dis-je,

Mieux que tous vos discours aujourd'hui le corrige.

A N G É L I Q U E.

Quoi !...

H É C T O R.

N'admirez-vous pas cette fidélité ?

Perdre exprès son argent pour n'être plus tenté ?

Il fait que l'homme est foible ; il se met en défense.

Pour moi, je suis charmé de ce trait de prudence.

A N G É L I Q U E.

Quoi ! ton maître joueroit au mépris d'un serment ?

H É C T O R.

C'est la dernière fois, Madame, absolument.

On le peut voir encor sur le champ de bataille ;

Il frappe à droite, à gauche, & d'estoc & de taille ;

Il se défend, Madame, encor comme un lion.

Je l'ai vu, dans l'effort de la convulsion,

Maudissant les hazards d'un combat trop funeste ;

De sa bourse expirante il ramassoit le reste :

Et paroissant encor plus grand dans son malheur,

Il vendoit cher son sang & sa vie au vainqueur.

N É R I N E.

Pourquoi l'as-tu quitté dans cette décadence ?

H É C T O R.

Comme un aide-de-camp, je viens en diligence

Appeller du secours : il faut faire approcher
Notre corps de réserve ; & je m'en vais chercher
Deux cents louis qu'il a laissés dans sa cassette.

NÉRINE.

Hé bien ! Madame , hé bien ! êtes-vous satisfaite ?

HECTOR.

Les partis sont aux mains ; à deux pas on se bat ,
Et les momens sont chers en ce jour de combat.
Nous allons nous servir de nos armes dernières ,
Et des troupes qu'au jeu l'on nomme auxiliaires.

SCENE III.

ANGÉLIQUE, NÉRINE.

NÉRINE,

VOUS l'entendez, Madame ! Après cette action ,
Pour Valere armez-vous de belle passion ;
Cédez à votre étoile , épousez-le. J'enrage
Lorsque j'entends tenir ce discours à votre âge.
Mais Dorante qui vient...

ANGÉLIQUE.

Ah ! sortons de ces lieux :
Je ne puis me résoudre à paroître à ses yeux.

SCENE IV.

DORANTE, ANGÉLIQUE, NÉRINE.

DORANTE, à *Angélique qui sort.*

HÉ quoi ! vous me fuyez ? Daignez au moins m'apprendre...



SCENE V.

SCENE V.

DORANTE, NÉRINE.

DORANTE.

ET toi, Nérine, aussi tu ne veux pas m'entendre ?
Veux-tu de ta maîtresse imiter la rigueur ?

NÉRINE.

Non, Monsieur ; je vous sers toujours avec vigueur.
Laissez-moi faire.

SCENE VI.

DORANTE, *seul*.

O Ciel ! ce trait me désespère.
Je veux approfondir un si cruel mystère.
(*Il va pour sortir.*)

SCENE VII.

LA COMTESSE, DORANTE.

LA COMTESSE.

O U courez-vous, Dorante ?

DORANTE, *à part*.

O contre-téms fâcheux !

Cherchons à l'éviter.

LA COMTESSE.

Demeurez en ces lieux ,

J'ai deux mots à vous dire ; & votre ame contente...
Mais non , retirez-vous ; un homme m'épouvante.
L'ombre d'un tête-à-tête , & dedans & dehors ,
Me fait , même en été , frissonner tout le corps.

K

DORANTE, *allant pour sortir.*

Jobéis...

LA COMTESSE.

Revenez. Quelque espoir qui vous guide ,
 Le respect à l'amour saura servir de bride ;
 N'est-il pas vrai ?

DORANTE.

Madame...

LA COMTESSE.

En ce tems les amans
 Près du sexe d'abord sont si gesticulans...
 Quoiqu'on soit vertueuse , il faut telle paroître ;
 Et cela quelquefois coûte bien plus qu'à l'être.

DORANTE.

Madame...

LA COMTESSE.

En vérité , j'ai le cœur douloureux
 Qu'Angélique si mal reconnoisse vos feux :
 Et si je n'avois pas une vertu sévère ,
 Qui me fait renfermer dans un veuvage austère ,
 Je pourrois bien... Mais non , je ne puis vous ouïr ;
 Si vous continuez , je vais m'évanouir.

DORANTE.

Madame...

LA COMTESSE.

Vos discours , votre air soumis & tendre
 Ne feront que m'aigrir , au lieu de me surprendre.
 Bannissons la tendresse , il faut la supprimer ;
 Je ne puis , en un mot , me résoudre d'aimer.

DORANTE.

Madame , en vérité , je n'en ai nulle envie ,
 Et veux bien avec vous n'en parler de ma vie.

LA COMTESSE.

Voilà , je vous l'avoue , un fort sot compliment.
 Me trouvez-vous, Monsieur, femme à manquer d'amant ?
 J'ai mille adorateurs qui briguent ma conquête ;
 Et leur encens trop fort me fait mal à la tête.

Ah ! vous le prenez-là sur un fort joli ton ,
En vérité !

DORANTE.

Madame...

LA COMTESSE.

Et je vous trouve bon !

DORANTE.

Le respect...

LA COMTESSE.

Le respect est là mal en sa place ,
Et l'on ne me dit point pareille chose en face.
Si tous mes soupirans pouvoient me négliger ,
Je ne vous prendrois pas pour m'en dédommager ,
Du respect ! du respect ! Ah ! le plaisant visage !

DORANTE.

J'ai cru que vous pouviez l'inspirer à votre âge.
Mais Monsieur le Marquis , qui paroît en ces lieux ,
Ne fera pas peut-être aussi respectueux.

SCÈNE VIII.

LA COMTESSE, *seule.*

JE suis au désespoir ; je n'ai vu de ma vie ,
Tant de relâchement dans la galanterie.
Le Marquis vient ; il faut m'assurer un parti ;
Et je n'en prétends pas avoir le démenti.

SCÈNE IX.

LE MARQUIS, LA COMTESSE,

LE MARQUIS.

A Mon bonheur enfin , Madame , tout conspire ,
Vous êtes toute à moi.

K ij

LE JOUEUR,

LA COMTESSE.

Que voulez-vous donc dire ,

Marquis ?

LE MARQUIS.

Que mon amour n'a plus de concurrent ,
 Que je suis & serai votre seul conquérant ;
 Que , si vous ne battez au plutôt la chamade ,
 Il faudra vous résoudre à souffrir l'escalade.

LA COMTESSE.

Moi , que l'on m'escalade ?

LE MARQUIS.

Entre nous , sans façon ,
 A Valere de près j'ai serré le bouton :
 Il m'a cédé les droits qu'il avoit sur votre ame.

LA COMTESSE.

Hé ! le petit poltron !

LE MARQUIS.

Oh ! palfambleu , Madame ,
 Il seroit un Achille , un Pompée , un César ,
 Je vous le conduirois poings liés à mon char.
 Il ne faut point avoir de mollesse en sa vie.
 Je suis vert.

LA COMTESSE.

Dans le fond , j'en ai l'ame ravie.
 Vous ne connoissez pas , Marquis , tout votre mal ;
 Vous avez à combattre encor plus d'un rival.

LE MARQUIS.

Le don de votre cœur couvre un peu trop de gloire ,
 Pour n'être que le prix d'une seule victoire.
 Vous n'avez qu'à nommer...

LA COMTESSE.

Non , non , je ne veux pas
 Vous exposer sans cesse à de nouveaux combats.

LE MARQUIS.

Est-ce ce Financier de noblesse mineure ,
 Qui s'est fait depuis peu gentilhomme en une heure ;

Qui bâtit un palais sur lequel on a mis
 Dans un grand marbre noir , en or , l'Hôtel Damis ;
 Lui qui voyoit jadis imprimé sur sa porte
 Bureau du pied-fourché , chair salée & chair morte ;
 Qui , dans mille portraits , expose ses ayeux ,
 Son pere , son grand-pere , & les place en tous lieux ,
 En sa maison de ville , en celle de campagne ,
 Les fait venir tout droit des Comtes de Champagne ,
 Et de ceux de Poitou , d'autant que , pour certain ,
 L'un s'appelloit Champagne , & l'autre Poitevin.

LA COMTESSE.

A vos transports jaloux un autre se dérobe.

LE MARQUIS.

C'est donc ce Sénateur , cet Adonis de robe ,
 Ce docteur en soupers , qui se tait au Palais ,
 Et fait sur des ragoûts prononcer des arrêts ,
 Qui juge sans appel sur un vin de Champagne ,
 S'il est de Rheims , du Clos , ou bien de la Montagne ;
 Qui , de livres de droit toujours débarrassé ,
 Porte cuisine en poche , & poivre concassé.

LA COMTESSE.

Non , Marquis , c'est Dorante ; & j'ai su m'en défaire.

LE MARQUIS.

Quoi ! Dorante ! cet homme à maintien débonnaire
 Ce croquant , qu'à l'instant je viens de voir sortir ?

LA COMTESSE.

C'est lui-même.

LE MARQUIS.

Hé ! parbleu , vous deviez m'avertir ,
 Nous nous serions parlé sans sortir de la salle.
 Je ne suis pas méchant ; mais , sans bruit , sans scandale ,
 Sans lui donner le tems seulement de crier ,
 Pour lui votre fenêtre eût servi d'escalier.

LA COMTESSE.

Vous êtes turbulent. Si vous étiez plus sage ,
 On pourroit...

LE JOUEUR,

LE MARQUIS.

La sagesse est tout mon appanage.

LA COMTESSE.

Quoiqu'un engagement m'ait toujours fait horreur,
On auroit avec vous quelque affaire de cœur.

LE MARQUIS.

Ah ! parbleu, volontiers. Vous me chatouillez l'ame.
Par affaire de cœur, qu'entendez-vous, Madame ?

LA COMTESSE.

Ce que vous entendez vous-même ; & je prétends
Qu'un hymen bien scellé...

LE MARQUIS.

C'est comme je l'entends.

Et ce n'est qu'en époux que je prétends vous plaire.

LA COMTESSE.

Je ne donne mon cœur que par-devant Notaire.
Je veux un bon contrat sur de bon parchemin,
Et non pas un hymen qu'on rompt le lendemain.

LE MARQUIS.

Vous aimez chastement, je vous en félicite,
Et je me donne à vous avec tout mon mérite,
Quoique cent fois le jour on me mette à la main
Des partis à fixer un Empereur Romain.

LA COMTESSE.

Je crois que nos deux cœurs feront toujours fidelles.

LE MARQUIS.

Oh ! parbleu nous vivrons comme deux tourterelles.
Pour vous porter, Madame, un cœur tout dégagé,
Je vais dans ce moment signifier congé
A des beautés sans nombre à qui mon cœur renonce ;
Et vous aurez dans peu ma dernière réponse.

LA COMTESSE.

Adieu. Fasse le Ciel, Marquis, que dans ce jour
Un hymen soit le sceau d'un si parfait amour !

SCÈNE X.

LE MARQUIS, *seul.*

HÉ bien ! Marquis, tu vois, tout rit à ton mérite ;
 Le rang, le cœur, le bien, tout pour toi sollicite :
 Tu dois être content de toi par tout pays :
 On le seroit à moins. Allons, saute, Marquis.
 Quel bonheur est le tien ! Le Ciel, à ta naissance,
 Répandit sur tes jours sa plus douce influence ;
 Tu fus, je crois, pétri par les mains de l'Amour :
 N'es-tu pas fait à peindre ? est-il homme, à la Cour,
 Qui, de la tête aux pieds, porte meilleure mine,
 Une jambe mieux faite, une taille plus fine ?
 Et pour l'esprit, parbleu, tu l'as des plus exquis :
 Que te manque-t-il donc ? Allons, saute, Marquis.
 La nature, le ciel, l'amour & la fortune
 De tes prospérités font leur cause commune ?
 Tu soutiens ta valeur avec mille hauts faits ;
 Tu chantes, dances, ris, mieux qu'on ne fit jamais :
 Les yeux à fleur de tête, & les dents assez belles,
 Jamais en ton chemin trouvas-tu de cruelles ?
 Près du sexe tu vins, tu vis & tu vainquis ;
 Que ton sort est heureux !

SCÈNE XI.

HECTOR, LE MARQUIS.

LE MARQUIS.

ALLONS, saute, Marquis.

HECTOR.

Attendez un moment. Quelle ardeur vous transporte !
 Hé quoi ! Monsieur, tout seul vous sautez de la sorte !

LE JOUEUR,

LE MARQUIS.

C'est un pas de ballet que je veux repasser.

HECTOR.

Mon maître, qui me suit, vous le fera danser,
Monsieur, si vous voulez.

LE MARQUIS.

Que dis-tu là ? ton maître !

HECTOR.

Oui, Monsieur, à l'instant vous l'allez voir paroître.

LE MARQUIS.

En ces lieux je ne puis plus long-tems m'arrêter :
 Pour cause, nous devons tous deux nous éviter.
 Quand ma verve me prend, je ne suis plus traitable ;
 Il est brutal ; je suis emporté comme un diable :
 Il manque de respect pour les Vice-Baillifs,
 Et nous aurions du bruit. Allons, faute, Marquis.

SCENE XII.

HECTOR, *seul*.

ALLONS, faute, Marquis. Un tour de cette sorte
 Est volé d'un Gascon, ou le diable m'emporte.
 Il vient de la Garonne. Oh ! parbleu, dans ce tems
 Je n'aurois jamais cru les Marquis si prudens.
 Je ris ; & cependant mon maître à l'agonie
 Cede en un lansqueneter à son mauvais génie.

SCENE XIII.

VALERE, HECTOR.

HECTOR.

LE voici. Ses malheurs sur son front sont écrits :
 Il a tout le visage & l'air d'un premier pris.

VALERE.

VALERE.

Non, l'enfer en courroux, & toutes ses furies
 N'ont jamais exercé de telles barbaries.
 Je te loue, ô destin, de tes coups redoublés ;
 Je n'ai plus rien à perdre, & tes vœux sont comblés.
 Pour assouvir encor la fureur qui t'anime,
 Tu ne peux rien sur moi ; cherche une autre victime.

HECTOR, *à part*.

Il est sec.

VALERE.

De serpens mon cœur est dévoré ;
 Tout semble en un moment contre moi conjuré.

(Il prend Hector à la travate.)

Parle. As-tu jamais vu le sort & son caprice
 Accabler un mortel avec plus d'injustice,
 Le mieux assassiner ? Perdre tous les paris,
 Vingt fois le coupe-gorge, & toujours premier pris !
 Réponds-moi donc, bourreau.

HECTOR.

Mais ce n'est pas ma faute.

VALERE.

As-tu vu de tes jours trahison aussi haute ?
 Sort cruel, ta malice a bien su triompher ;
 Et tu ne me flattois que pour mieux m'étouffer.
 Dans l'état où je suis, je puis tout entreprendre,
 Confus, désespéré, je suis prêt à me pendre.

HECTOR.

Heureusement pour vous, vous n'avez pas un sou
 Dont vous puissiez, Monsieur, acheter un licou.
 Voudriez-vous souper ?

VALERE.

Que la foudre t'étrase.

Ah ! charmante Angélique, en l'ardeur qui m'embrase,
 A vos seules bontés je veux avoir recours :
 Je n'aimerai que vous : m'aimeriez-vous toujours ?
 Mon cœur, dans les transports de sa fureur extrême,
 N'est point si malheureux, puisqu'enfin il vous aime.

L

H E C T O R.

Notre bourse est à fond ; & par un sort nouveau ,
Notre amour recommence à revenir sur l'eau.

V A L E R E.

Calmons le désespoir où la fureur me livre.
Approche ce fauteuil.

H E C T O R, *approche un fauteuil.*V A L E R E, *assis.*

Va me chercher un livre.

H E C T O R.

Quel livre voulez-vous lire en votre chagrin ?

V A L E R E.

Celui qui te viendra le premier sous la main ;
Il m'importe peu : prends dans ma bibliothèque.

H E C T O R, *sort, & rentre tenant un livre.*

Voilà Sénèque.

V A L E R E.

Lis

H E C T O R.

Que je lise Sénèque !

V A L E R E.

Oui. Ne fais-tu pas lire ?

H E C T O R.

Hé ! vous n'y pensez pas ;
Je n'ai lu de mes jours que dans des almanachs.

V A L E R E.

Ouvre, & lis au hasard.

H E C T O R.

Je vais le mettre en pièces.

V A L E R E.

Lis donc.

H E C T O R, *lit.*

„ CHAPITRE VI. Du mépris des richesses.

„ La fortune offre aux yeux des brillans mensongers :

„ Tous les biens d'ici-bas sont faux & passagers ;

„ Leur possession trouble , & leur perte est légère :
 „ Le sage gagne assez quand il peut s'en défaire.
 Lorsque Sénèque fit ce chapitre éloquent ,
 Il avoit , comme vous , perdu tout son argent.

VALERE, *se levant.*

Vingt fois le premier pris ! Dans mon cœur il s'élève

(*Il s'assied.*)

Des mouvemens de rage. Allons, poursuis, acheve.

HECTOR.

„ L'or est comme une femme ; on n'y sauroit toucher ,
 „ Que le cœur , par amour , ne s'y laisse attacher.
 „ L'un & l'autre en ce tems , fitôt qu'on les manie ,
 „ Sont deux grands rémoras pour la philosophie.
 N'ayant plus de maîtresse , & n'ayant pas un sou ,
 Nous philosopherons maintenant tout le soul.

VALERE.

De mon sort désormais vous serez seule arbitre ,
 Adorable Angélique... Acheve ton chapitre.

HECTOR.

„ Que faut-il...

VALERE.

Je bénis le sort & ses revers ,

Puisqu'un heureux malheur me rengage en vos fers.
 Finis donc.

HECTOR.

„ Que faut-il à la nature humaine ?
 „ Moins on a de richesse , & moins on a de peine,
 „ C'est posséder les biens que savoir s'en passer. „
 Que ce mot est bien dit ! & que c'est bien penser !
 Ce Sénèque , Monsieur , est un excellent homme,
 Étoit-il de Paris ?

VALERE.

Non , il étoit de Rome,
 Dix fois à carte triple être pris le premier !

HECTOR.

Ah ! Monsieur , nous mourrons un jour sur un fumier.

L ij

LE JOUEUR,

VALERE.

Il faut que de mes maux enfin je me délivre :
 J'ai cent moyens tout prêts pour m'empêcher de vivre.
 La rivière, le feu, le poison & le fer.

HECTOR.

Si vous vouliez, Monsieur, chanter un petit air ;
 Votre maître à chanter est ici : la musique
 Peut-être calmeroit cette humeur frénétique.

VALERE.

Que je chante !

HECTOR.

Monsieur...

VALERE.

Que je chante, bourreau !

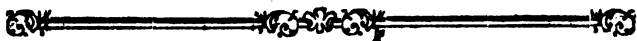
Je veux me poignarder ; la vie est un fardeau
 Qui pour moi désormais devient insupportable.

HECTOR.

Vous la trouviez pourtant tantôt bien agréable.
 Qu'un joueur est heureux ! Sa poche est un trésor ;
 Sous ses heureuses mains le cuivre devient or ,
 disiez-vous.

VALERE.

Ah ! je sens redoubler ma colere.



SCENE XIV.

GÉRONTE, VALERE, HECTOR.

HECTOR.

MONSIEUR, contraignez-vous ; j'apperçois votre pere.

GÉRONTE.

Pour quel sujet, mon fils, criez-vous donc si fort ?

(à Hector.)

Est-ce toi, malheureux, qui cause ce transport ?

VALERE.

Non pas, Monsieur.

HECTOR, à *Géronte*.

Ce sont des vapeurs de morale
Qui nous vont à la tête, & que Sénèque exhale.

GÉRONTE.

Qu'est-ce à dire Sénèque ?

HECTOR.

Oui, Monsieur : maintenant
Que nous ne jouons plus, notre unique ascendant
C'est la philosophie, & voilà notre livre ;
C'est Sénèque.

GÉRONTE.

Tant mieux. Il apprend à bien vivre.
Son livre est admirable & plein d'instructions,
Et rend l'homme brutal maître des passions.

HECTOR.

Ah ! si vous aviez lu son traité des richesses,
Et le mépris qu'on doit faire de ses maîtresses ;
Comme la femme ici n'est qu'un vrai rémora,
Et que, lorsqu'on y touche... on en demeure là...
Qu'on gagne quand on perd... que l'amour dans nos
ames...

Ah ! que ce livre-là connoissoit bien les femmes !

GÉRONTE.

Hector en peu de tems est devenu Docteur.

HECTOR.

Oui, Monsieur, je saurai tout Sénèque par cœur.

GÉRONTE, à *Valere*.

Je vous cherche en ces lieux avec impatience,
Pour vous dire, mon fils, que votre hymen s'avance
Je quitte le Notaire, & j'ai vu les parens,
Qui, d'une & d'autre part, me paroissent contens.
Vous avez vu, je crois, Angélique ? & j'espère
Que son consentement...

VALERE.

Non, pas encor, mon pere
Certaine affaire m'a...

GÉRONTE.

Vraiment, pour un amant,

Vous faites voir, mon fils, bien peu d'empressement.
 Courez-y : dites-lui que ma joie est extrême ;
 Que, charmé de ce nœud, dans peu j'irai moi-même
 Lui faire compliment & l'embrasser...

HECTOR, à Gêronte.

Tout doux,

Monsieur fera cela tout aussi bien que vous.

VALERE, à Gêronte.

Pénétré des bontés de celui qui m'envoie,
 Je vais de cet emploi m'acquitter avec joie.

SCENE XV.

G É R O N T E , H E C T O R ,

H E C T O R .

IL vous plaira toujours d'être mémoratif
 D'un papier que tantôt, d'un air rébarbatif,
 Et même avec scandale...

G É R O N T E .

Oui-dà, laisse-moi faire,

Le mariage fait, nous verrons cette affaire.

H E C T O R .

J'irai donc, sur ce pied, vous visiter demain.

SCENE XVI.

G É R O N T E , *seul.*

GRACES au Ciel, mon fils est dans le bon chemin;
 Par mes soins paternels il surmonte la pente
 Où l'entraînoit du jeu la passion ardente.
 Ah! qu'un pere est heureux, qui voit en un moment
 Un cher fils revenir de son égarement!

Fin du quatrieme Acte.



ACTE V.

SCÈNE PREMIÈRE.

DORANTE, ANGÉLIQUE, NÉRINE.

DORANTE.

HÉ ! Madame, cessez d'éviter ma présence.
Je ne viens point , armé contre votre inconstance ,
Faire éclater ici mes sentimens jaloux ,
Ni par des mots piquans exhaler mon courroux.
Plus que vous ne pensez mon cœur vous justifie.
Votre légèreté veut que je vous oublie :
Mais, loin de condamner votre cœur inconstant ,
Je suis assez vengé si j'en puis faire autant.

ANGÉLIQUE.

Que votre emportement en reproches éclate ;
Je mérite les noms de volage , d'ingrate.
Mais enfin de l'amour l'impérieuse loi
A l'hymen que je crains m'entraîne malgré moi :
J'en prévois les dangers ; mais un sort tyrannique...

DORANTE.

Votre cœur est hardi , généreux , héroïque :
Vous voyez devant vous un abyme s'ouvrir ,
Et vous ne laissez pas , Madame , d'y courir.

NÉRINE.

Quand j'en devois mourir , je ne puis plus me taire.

Je vous empêcherai de terminer l'affaire :
 Ou si dans cet amour votre cœur engagé
 Persiste en ses desseins , donnez-moi mon congé.
 Je suis fille d'honneur ; je ne veux point qu'on dise
 Que vous ayez sous moi fait pareille sottise.
 Valere est un indigne ; & , malgré son serment ,
 Vous voyez tous les jours qu'il joue impunément.

ANGÉLIQUE.

En faveur de mon foible il faut lui faire grace :
 De la fureur du jeu veux-tu qu'il se défasse ,
 Hélas ! quand je ne puis me défaire aujourd'hui
 Du lâche attachement que mon cœur a pour lui ?

DORANTE.

Ces feux sont trop charmans pour vouloir les éteindre.
 Je ne suis point , Madame , ici pour les contraindre.
 Mon neveu vous épouse ; & je viens seulement
 Donner à votre hymen un plein consentement.



SCENE II.

Mad. LA RESSOURCE, ANGÉLIQUE,
 DORANTE, NÉRINE.

NÉRINE.

MADAME la Ressource ici ! Qu'y viens-tu faire ?

Mad. LA RESSOURCE.

Je cherche un Cavalier pour finir une affaire...
 On tâche , autant qu'on peut , dans son petit trafic ,
 A gagner ses dépens en servant le public.

ANGÉLIQUE.

Cette Nérine-là connoît toute la France.

NÉRINE.

Pour vivre , il faut avoir plus d'une connoissance.
 C'est une illustre au moins , & qui fait en secret
 Couler adroitement un amoureux poulet :

Habile

COMÉDIE.

85

Habile en tous métiers, intrigante parfaite ;
Qui prête , vend , revend , broquante , troque , achete ,
Met à perfection un hymen ébauché ,
Vend son argent bien cher , marié à bon marché.

Mad. LA RESSOURCE.

Votre bonté pour moi toujours se renouvelle ;
Vous avez si bon cœur...

NÉRINE.

Il fait bon avec elle ,

Je vous en avertis. En bijoux & brillans ,
En poche elle a toujours plus de vingt mille francs.

DORANTE, à Mad. la Ressource.

Mais ne craignez-vous point qu'un soir , dans le silence...

NÉRINE.

Bon , bon ! tous les filoux sont de sa connoissance.

Mad. LA RESSOURCE.

Nérine rit toujours.

NÉRINE, à Mad. la Ressource.

Montrez-nous votre écrin.

Mad. LA RESSOURCE.

Volontiers. J'ai toujours quelque hazard en main.

Regardez ce brillant , je vais en faire affaire

Avec & par-devant un Conseiller-Notaire.

Pour certaine chanteuse on dit qu'il en tient-là.

NÉRINE.

Le drôle veut passer quelque acte à l'Opéra.

SCENE III.

LA COMTESSE, ANGÉLIQUE,

DORANTE, NÉRINE,

Mad. LA RESSOURCE.

NÉRINE.

Mais voici la Comtesse.

Mad. LA RESSOURCE.

On m'attend , je vous quitte.

M

LE JOUEUR,

NÉRINE.

Non , non ; sur vos bijoux j'ai des droits de visite.

LA COMTESSE, à Angélique.

Votre choix est-il fait ? Peut-on enfin savoir
A qui vous prétendez vous marier ce soir ?

ANGÉLIQUE.

Oui , ma sœur , il est fait ; & ce choix doit vous plaire,
Puisqu'avant moi pour vous vous avez su le faire.

LA COMTESSE.

Apparemment, Monsieur est ce mortel heureux ,
Ce fidele aspirant dont vous comblez les vœux.

DORANTE.

A ce bonheur charmant je n'ose pas prétendre.
Si Madame eût gardé son cœur pour le plus tendre,
Plus que tout autre amant j'aurois pu l'espérer.

LA COMTESSE.

La perte n'est pas grande , & se peut réparer.



SCENE IV.

LE MARQUIS, LA COMTESSE,
ANGÉLIQUE, DORANTE,
Mad. LA RESSOURCE, NÉRINE.

LE MARQUIS, à la Comtesse.

CHARMÉ de vos beautés , je viens enfin , Madame ,
Ici mettre à vos pieds & mon corps & mon ame.
Vous ferez , par ma foi , Marquise cette fois ;
Et j'ai sur vous enfin laissé tomber mon choix.

Mad. LA RESSOURCE, à part.

Cet homme m'est connu.

LA COMTESSE.

Monsieur , je suis ravie

COMÉDIE.

19

De m'unir avec vous le reste de ma vie.
Vous êtes gentilhomme , & cela me suffit.

LE MARQUIS.

Je le suis , du déluge.

Mad. LA RESSOURCE , *à part.*

Oui , c'est lui qui le dit.

LE MARQUIS.

En faisant avec moi cette heureuse alliance ,
Vous pourrez vous vanter que gentilhomme en France
Ne tirera de vous , si vous me l'ordonnez ,
Des enfans de tout point mieux conditionnés.

(*Appercevant Mad. la Ressource.*)

Vous verrez si je ments. Ah ! vous voilà , Madame.

(*à la Comtesse.*)

Et que faites-vous donc ici de cette femme ?

NÉRINE , *au Marquis.*

Vous la connoissez ?

LE MARQUIS.

Moi ? je ne fais ce que c'est.

Mad. LA RESSOURCE , *au Marquis.*

Ah ! je vous connois trop , moi , pour mon intérêt.
Quand vous résoudrez-vous , Monsieur le gentilhomme
Fait du tems du déluge , à me payer ma somme ,
Mes quatre cents écus prêtés depuis cinq ans ?

LE MARQUIS.

Pour me les demander vous prenez bien le tems.

Mad. LA RESSOURCE.

Je veux aux yeux de tous vous en faire avanie ,
A toute heure , en tous lieux.

LE MARQUIS.

Hé ! vous rêvez , ma mie.

Mad. LA RESSOURCE.

Voici le grand merci d'obliger des ingrats.

M ij

Après l'avoir tiré d'un aussi vilain pas...
Baste...

LA COMTESSE, à *Mad. la Ressource*,
Parlez, parlez.

Mad. LA RESSOURCE.

Non, non, il est trop rude
D'aller de ses parens montrer la turpitude.

LA COMTESSE,
Comment donc ?

LE MARQUIS, à *part*.

Ah ! je grille.

Mad. LA RESSOURCE.

Au Châtelet, sans moi,
On le verroit encor vivre aux dépens du Roi.

NÉRINE.

Quoi ! Monsieur le Marquis..

Mad. LA RESSOURCE.

Lui Marquis ! c'est l'Épine,
Je suis Marquise donc, moi, qui suis sa cousine ?
Son père étoit Huissier à verge dans le Mans.

LE MARQUIS.

(à *part*.)

Vous en avez menti. Maugrebleu des parens !

Mad. LA RESSOURCE.

Mon oncle n'étoit pas Huissier ? Qu'il t'en souviennne.

LE MARQUIS.

Son nom étoit connu dans le haut & bas Maine.

NÉRINE.

Votre père étoit donc un Marquis exploitant ?

ANGÉLIQUE.

Vous aviez là, ma sœur, un fort illustre amant.

Mad. LA RESSOURCE.

C'est moi qui l'ai nourri quatre mois sans reproche.

COMÉDIE.

93

Quand il vint à Paris en guêtres par le coche.

LE MARQUIS.

D'accord, puisqu'on le fait, mon pere étoit Huissier,
Mais Huissier à cheval; c'est comme Chevalier.

Cela n'empêche pas que dans ce jour, Madame,

Nous ne mettions à fin une si belle flamme:

Jamais ce feu pour vous ne fut si violent;

Et jamais tant d'appas...

LA COMTESSE.

Taisez-vous, insolent.

LE MARQUIS.

Insolent! moi, qui dois honorer votre couche,

Et par qui vous devez quelque jour faire souche!

LA COMTESSE.

Sors d'ici, malheureux; porte ailleurs ton amour.

LE MARQUIS.

Oui! l'on agit de même avec les gens de Cour!

On reconnoît si mal le rang & le mérite!

J'en suis, parbleu, ravi. Pour le coup je vous quitte.

J'ai, pour briller ailleurs, mille talens acquis;

Je vais m'en consoler. Allons, saute, Marquis.



SCÈNE V.

LA COMTESSE, ANGÉLIQUE,

DORANTE, NÉRINE,

Mad. LA RESSOURCE.

LA COMTESSE.

JE n'y puis plus tenir, ma sœur, & je vous laisse,
Avec qui vous vous voudrez, finissez de tendresse;
Coupez, taillez, rognez, je m'en lave les mains.
Désormais, pour toujours, je renonce aux humains,





SCENE VI.

DORANTE, ANGÉLIQUE, NÉRINE.
Mad. LA RESSOURCE.

DORANTE.

ILS prennent leur parti.

Mad. LA RESSOURCE.

La rencontre est plaisante !

Je l'ai démarquisé bien loin de son attente :
J'en voudrois faire autant à tous les faux Marquis.

NÉRINE.

Vous auriez , par ma foi , bien affaire à Paris.
Il est tant de Traitans qu'on voit , depuis la guerre ,
En modernes Seigneurs sortir de dessous terre ,
Qu'on ne s'étonne plus qu'un laquais , un pied-plat
De sa vieille mandille achete un Marquisat.

ANGÉLIQUE , à *Mad. la Ressource*.

Vous avez découvert ici bien du mystère.

Mad. LA RESSOURCE.

De quoi s'avise-t-il de me rompre en visière ?
Mais aux grands mouvemens qu'en ce lieu je puis voir,
Madame se marie.

NÉRINE.

Oui , vraiment , dès ce soir.

Mad. LA RESSOURCE , *fouillant dans sa poche*.

J'en ai bien de la joie. Il faut que je lui montre
Deux pendans de brillans que j'ai là de rencontre.
J'en ferai bon marché. Je crois que les voilà ;
Ils sont des plus parfaits. Non , ce n'est pas cela ;
C'est un portrait de prix , mais il n'est pas à vendre.

NÉRINE.

Faites-le voir.

Mad. LA RESSOURCE.

Non , non : on doit me le reprendre.

NÉRINE, *le lui arrachant.*

Oh! je suis curieuse; il faut me montrer tout.
Que les brillans sont gros! Ils sont fort de mon goût.
Mais que vois-je, grands Dieux? Quelle surprise extrême,
Aurois-je la berlue? Hé! ma foi, c'est lui-même.
Ah!...

(*Elle fait un grand cri.*)

ANGÉLIQUE.

Qu'as-tu donc, Nérine? & te trouves-tu mal?

NÉRINE.

Votre portrait, Madame, en propre original.

ANGÉLIQUE.

Mon portrait! Es-tu folle?

NÉRINE, *pleurant.*

Ah! ma pauvre maîtresse,

Faut-il vous voir ainsi durement mise en presse?

Mad. LA RESSOURCE.

Que veut dire ceci?

ANGÉLIQUE, *à Nérine.*

Tu te trompes. Vois mieux.

NÉRINE.

Regardez donc vous-même, & voyez par vos yeux.

ANGÉLIQUE.

Tu ne te trompes point, Nérine; c'est lui-même;
C'est mon portrait, hélas! qu'en mon ardeur extrême
Je viens de lui donner pour prix de ses amours,
Et qu'il m'avoit juré de conserver toujours.

Mad. LA RESSOURCE.

Votre portrait! Il est à moi, sans vous déplaire;
Et j'ai prêté dessus mille écus à Valere.

ANGÉLIQUE.

Juste Ciel!

NÉRINE.

Le frippon!

DORANTE, *prenant le portrait.*

Je veux aussi le voir.

LE JOUEUR,

Mad. LA RESSOURCE.

Ce portrait m'appartient , & je prétends l'avoir.

DORANTE, à *Mad. la Ressource.*Laissez-moi le garder un moment , je vous prie :
C'est la seule faveur qu'on m'ait faite en ma vie.

ANGÉLIQUE.

C'en est fait , pour jamais je le veux oublier.

NÉRINE, à *Angélique.*S'il met votre portrait ainsi chez l'usurier,
Étant encore amant ; il vous vendra , Madame ,
A beaux deniers comptans , quand vous serez sa femme.
(*A Mad. la Ressource.*)Mais le voici qui vient. A trois ou quatre pas ,
De grace , éloignez-vous , & ne vous montrez pas.

Mad. LA RESSOURCE.

Mais pourquoi...

DORANTE.

Du portrait ne soyez plus en peine.

Mad. LA RESSOURCE, *se retirant au fond du Théâtre.*

Lorsque je le verrai , j'en serai plus certaine.

SCENE VII.

VALERE, ANGÉLIQUE, DORANTE,
HECTOR, NÉRINE, Mad. LA RESSOURCE,
Au fond du Théâtre.

VALERE.

QUEL bonheur est le mien ! Enfin voici le jour ,
Madame , où je dois voir triompher mon amour.
Mon cœur tout pénétré.. Mais , Ciel ! quelle tristesse ,
Nérine a pu saisir ta charmante maîtresse ?
Est-ce ainû que tantôt...

NÉRINE.

Bon ! ne savez-vous pas ?

Les

COMÉDIE.

91

Les filles sont, Monsieur, tantôt haut, tantôt bas.

VALERE.

Hé quoi! changer si-tot,

ANGÉLIQUE.

Ne craignez point, Valet,

Les funestes retours de mon humeur légère :

Le portrait dont ma main vous a fait possesseur,

Vous est un sûr garant que vous avez mon cœur.

VALERE.

Que ce tendre discours me charme & me rassure !

NÉRINE, *à part.*

Tu ne seras heureux, par ma foi, qu'en peinture.

ANGÉLIQUE.

Quiconque a mon portrait, sans crainte de rival,

Doit, avec la copie, avoir l'original.

VALERE.

Madame, en ce moment, que mon ame est contente !

ANGÉLIQUE.

Ne consentez-vous pas à ce parti, Dorante ?

DORANTE.

Je veux ce qui vous plaît : vos ordres sont pour moi

Les décrets respectés d'une suprême loi.

Votre bouche, Madame, a prononcé sans feindre ;

Et mon cœur subira votre arrêt sans se plaindre.

HÉCTOR, *bas à Valere.*

De l'arrêt tout du long il va payer les frais.

ANGÉLIQUE.

Valere, vous voyez pour vous ce que je fais.

VALERE.

Jamais tant de bontés...

ANGÉLIQUE.

Montrez donc, sans attendre,

Le portrait que de moi vous avez voulu prendre ;

Et que votre rival sache à quoi s'en tenir.

N

LE JOUEUR,

VALERE, *fouillant dans sa poche.*

Soit... Mais permettez-moi de vous défobéir.
C'est mon oncle ; en voyant de mon amour ce gage,
Il joueroit , à vos yeux , un mauvais personnage.
Vous savez bien qui l'a.

ANGÉLIQUE.

Vous pouvez le montrer :
Il verra mon portrait sans se désespérer.

DORANTE.

Madame au plus heureux accordant la victoire ,
Le triomphe est trop beau pour n'en pas faire gloire.

VALERE, *fouillant toujours dans sa poche.*

Puisque vous le voulez , il faut vous le chercher :
Mais je n'aurai du moins rien à me reprocher.
Vous voulez un témoin , il faut vous satisfaire.

HECTOR, *apercevant Mad. la Ressource*
Ah ! nous sommes perdus , j'aperçois l'usurière.

VALERE.

(à Hector.)

C'est votre faute, si... Qu'as-tu fait du portrait ?

HECTOR.

Du portrait ?

VALERE.

Oui , maraud ; parle , qu'en as-tu fait ?

HECTOR, *tendant la main par derriere , dit
bas à Mad. la Ressource.*

Madame la Ressource , un moment , sans paroître ,
Prêtez-nous notre gage.

VALERE.

Ah ! chien ! Ah ! double traître !

Tu l'as perdu.

HECTOR.

Monsieur...

VALERE, *mettant l'épée à la main.*

Il faut que ton trépas...

COMÉDIE.

99

HECTOR, à genoux.

Ah ! Monsieur, arrêtez , & ne me tuez pas.
Voyant dans ce portrait Madame si jolie ,
Je l'ai mis chez un peintre ; il m'en fait la copie.

VALERE.

Tu l'as mis chez un peintre ?

HECTOR.

Oui, Monsieur.

VALERE.

Ah ! maraud !

Va , cours me le chercher , & reviens au plutôt.

DORANTE, montrant le portrait.

Epargnez-lui ces pas. Il n'est plus tems de feindre.
Le voici.

HECTOR, à part.

Nous voilà bien achevés de peindre !

Ah ! carogne !

VALERE, à Angélique.

Le peintre...

ANGÉLIQUE, à Valere.

Avec de vains détours ,
Ingrat , ne croyez pas qu'on m'abuse toujours.

VALERE.

Madame , en vérité , de telles épithetes
Ne me vont point du tout.

ANGÉLIQUE.

Perfide que vous êtes
Ce portrait , que tantôt je vous avois donné
Pour le gage d'un cœur le plus passionné ;
Malgré tous vos sermens, parjure , à la même heure ,
Vous l'avez mis en gage !

VALERE.

Ah ! qu'à vos yeux je meure...

ANGÉLIQUE.

Ah ! cessez de vouloir plus long-tems m'outrager ,
Cœur lâche.

N ij

LE JOUEUR,

HECTOR, *bas à Valere.*

Nous devons tantôt le dégager,
Et, contre mon avis, vous avez fait la chose.

Mad. LA RESSOURCE.

De tous vos débats, moi, je ne suis point la cause;
Et je prétends avoir mon portrait, s'il vous plaît.

DORANTE.

Laissez-le moi garder; j'en paierai l'intérêt
Si fort qu'il vous plaira.

SCENE VIII.

GÉRONTE, ANGÉLIQUE, VALERE,
DORANTE, NÉRINE, Mad. LA
RESSOURCE, HECTOR.

GÉRONTE, *à Angélique.*

QUE mon ame est ravie
De voir qu'avec mon fils un tendre hymen vous lie!
J'attends depuis long-tems ce fortuné moment.

NÉRINE,

Son cœur ressent, je crois, le même empressement.

GÉRONTE.

De vous trouver ici je suis ravi, mon frere.
Vous prenez, croyez-moi, comme il faut cette affaire;
Et l'hymen de Madame, à vous en parler net,
N'étoit, en vérité, point du tout votre fait.

DORANTE.

Il est vrai.

GÉRONTE, *à Angélique.*

Le Notaire en ce lieu va se rendre;
Avec lui nous prendrons le parti qu'il faut prendre.

NÉRINE.

Oh! par ma foi, Monsieur, vous ne prendrez qu'un rat;
Et le Notaire peut remporter son contrat.

COMÉDIE.

101

GÉRONTE.

Comment donc ;

ANGÉLIQUE.

Autrefois mon cœur eut la foiblesse
De rendre à votre fils tendresse pour tendresse ;
Mais la fureur du jeu dont il est possédé ,
Pour mon portrait enfin son lâche procédé ,
Me font ouvrir les yeux ; & , contre mon attente ,
En ce moment , Monsieur , je me donne à Dorante.
(à Dorante.)

Acceptez-vous ma main ?

DORANTE.

Ah ! je suis trop heureux
Que vous vouliez encor...

GÉRONTE, à Hector.

Parle , toi , si tu veux ;
Explique ce mystère.

HECTOR.

Oh ! par ma foi , je n'ose ;
Ce récit est trop triste en vers ainsi qu'en prose.

GÉRONTE.

Parle donc.

HECTOR.

Pour avoir mis , sans réflexion ,
Le portrait de Madame , une heure , en pension
(Montrant Mad. la Ressource.)

Chez cette chienne-là , que Lucifer confonde ,
On nous donne un congé le plus cruel du monde.

GÉRONTE.

Sans vouloir davantage ici l'interroger ,
Sa folle passion m'en fait assez juger.
J'ai peine à retenir le courroux qui m'agite,
Fils indigne de moi , va , je te déshérite ;
Je ne veux plus te voir , après cette action ,
Et te donne cent fois ma malédiction.

(Il sort.)

SCENE IX.

ANGÉLIQUE, VALERE, DORANTE,
NÉRINE, Mad. LA RESSOURCE, HECTOR.

HECTOR.

LE beau présent de nocce !

ANGÉLIQUE, à Valere, donnant la main à Dorante.

A jamais je vous laisse.

Si vous êtes heureux au jeu comme en maîtresse,
Et si vous conservez aussi mal les présents,
Vous ne ferez, je crois, fortune de long-tems.

Mad. LA RESSOURCE, à Dorante.

Et mon portrait, Monsieur, vous plaît-il me le rendre ?

DORANTE.

Vous n'aurez rien perdu dans ces lieux pour attendre ;
Ni toi, Nérine aussi. Suivez-moi toutes deux.

(à Valere.)

Quelque autre fois, Monsieur, vous serez plus heureux.

(Il sort.)

SCENE X.

Mad. LA RESSOURCE, VALERE,
NÉRINE, HECTOR.

Mad. LA RESSOURCE, faisant la révérence à Valere.

EN toute occasion soyez sûr de mon zèle.

(Elle sort.)

HECTOR, à Mad. la Ressource.

Adieu, tison d'enfer, fesse-mathieu femelle.



SCENE XI.

NÉRINE, VALERE, HECTOR.

NÉRINE, à Valere.

GRACES au Ciel , ma maîtresse a tiré son enjeu.
Vous épouser , Monsieur , c'étoit jouer gros jeu.
(Elle sort , en lui faisant la révérence.)

SCENE DERNIERE.

VALERE, HECTOR.

HECTOR, fait la révérence à son Maître, & va
pour sortir.

VALERE.

OU vas-tu donc ?

HECTOR.

Je vais à la bibliotheque
Prendre un livre , & vous lire un traité de Sénèque.

VALERE.

Va, va , consolons-nous, Hector : & quelque jour
Le jeu m'acquittera des pertes de l'amour.

FIN.

L'Approbation & la Permission se trouvent aux Œuvres
de l'Auteur.

*On trouve à Toulon , chez J. L.
R. Mallard , Imprimeur-Libraire ,
place St. Pierre , un assortiment de
Pièces de Théâtre , imprimées dans
le même goût.*
